Sauf-concluit Cparenoine Arménien



Cahiers de l'ethnopôle – Migrations, Frontières, Mémoires





Le Cpa est soutenu par









sauf-conduit

Cahiers de l'ethnopôle Migrations, Frontières, Mémoires

« J'avais couru, avec mon attestation, au bureau pour les étrangers de passage. L'employé adipeux toisait ce groupuscule d'hommes qui brandissaient des confirmations de visas, et des sauf-conduits périmés, et des fiches de libération des camps, comme si nous ne venions pas d'autres pays, mais d'autres planètes, et que pour la sienne seule, la sienne propre, la seule favorisée, existât la faveur d'un séjour éternel ». Anna Seghers, *Transit* (1942)

Sauf-conduit (sôf-kon-dui) nom masculin

« Document établi par une autorité civile ou militaire, permettant de circuler librement ou de séjourner dans un endroit sans être inquiété ou, en particulier, de traverser une zone sous contrôle militaire en temps de guerre ».

Ce terme, un peu désuet, n'exprime-t-il pas quelque chose d'essentiel sur la manière dont sont encadrés les déplacements des individus au cours de l'Histoire par différentes formes de pouvoir? Dans le monde contemporain, contrairement à la période médiévale en Europe et à d'autres expériences historiques ailleurs, seuls les États peuvent revendiquer le monopole des moyens légitimes de circulation, à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs frontières. Ce processus a privé les individus de la liberté de se déplacer dans certains espaces et les a rendus dépendants des administrations publiques pour obtenir l'autorisation de circuler. C'est ainsi que les individus sont devenus dépendants des instances étatiques pour acquérir une «identité», de laquelle ils ne peuvent se défaire, et qui peut sensiblement conditionner leur accès à différents espaces du territoire national ou de pays étrangers.

Sauf-conduit est le titre que nous avons choisi de donner aux Cahiers de l'ethnopôle «Migrations, Frontières, Mémoires» du Cpa à Valence (Drôme).

Ouverte au plus grand nombre (étudiants, chercheurs, enseignants, artistes, travailleurs sociaux, militants associatifs et autres esprits curieux), cette publication numérique a vocation à interroger la dynamique des mouvements migratoires passés et présents, qu'ils soient imposés ou choisis, temporaires ou définitifs, du village vers la métropole, au-delà des frontières nationales, et ce jusqu'à l'échelle intercontinentale.

L'équipe de rédaction

INTRODUCTION

04

Jeunesse(S) et Identités Multiples Une quête des paysages humains Colloques de Valence (2018-2022)

Hassan Sidi Maamar

ÉTUDES

08

Regard sociolinguistique sur les pratiques langagières des jeunes

Auphélie Ferreira, Samuel Vernet

18

Des mots, par les temps qui courent... Miskine, seum, wesh

Dominique Caubet

28

«Les Rhorhos y en a trop!»

Trajectoire du groupe Carte de séjour, des banlieues lyonnaises aux festivals internationaux (1980-1990)

Philippe Hanus

PARTAGE D'EXPÉRIENCES

41

Dispositif « Parcours d'élèves. Paroles d'ados» Collège Marcel Pagnol (Valence)

Sabine Naujac, Karine Graz, Antoine Vinay, Sophie Béal

45

Parole authentique-parole objectivée et récit d'un jeune «tigiste» suite à une peine alternative exécutée dans un musée

Assia Adouane, Jade Denoux

Hassan Sidi Maamar Chargé de mission du Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance (CLSPD, Ville de Valence)

INTRODUCTION

Jeunesse(S) et Identités Multiples Une quête des paysages humains Colloques de Valence (2018-2022)

« Je suis né à Paris le 19 décembre 1910. Pupille de l'Assistance Publique, il me fut impossible de connaître autre chose de mon état civil.

Quand j'eus vingt-et-un an, j'obtins un acte de naissance. Ma mère s'appelait Gabrielle GENET. Mon père reste inconnu. »

Jean Genet, Journal d'un voleur, Gallimard, 1949, p.48.

« Je revins en France. Sans ennuis je franchis la frontière mais après quelques kilomètres dans la campagne française des gendarmes m'arrêtèrent. Mes loques étaient trop espagnoles.

- Papiers!

Je montrai des bouts de papiers sales et déchirés à force de les avoir pliés et dépliés.

- Et le carnet?

- Quel carnet?

J'apprenais l'existence de l'humiliant carnet anthropométrique.

On le délivre à tous les vagabonds.

À chaque gendarmerie on le vise. On m'emprisonna.»

Jean Genet, Journal d'un voleur, Gallimard, 1949, p. 102.

Hasard des rencontres: Le Chartreux; ce troquet adossé à l'institut Michelet (Art, Archéologie et Anthropologie) ou j'ai mêlé, entre 1983 et 1990, mes premières initiations d'universitaire à l'art d'interroger les cultures humaines, aux jeux de flippeurs et aux amitiés sans frontières était situé en face de l'Hôpital de l'Assistance Publique, à la croisée de la rue des Chartreux et du 22 rue d'Assas, là où naquit, en 1910, et décéda, en 1986 — année d'effervescence pour les manifestations étudiantes —, un certain Jean Genet. J'ai, pendant toutes ces années, porté mon regard sur la plaque commémorative de cette personnalité transgressive et auteur de génie de la langue. La lecture de ses écrits a peut-être discrètement gravé dans ma pensée un autre regard anthropologique; celui des origines et des modes d'expression liés à la transgression...

Pensées et actions: Une histoire de la jeunesse(S) en France est-elle possible sans un regard multiple pour saisir la complexité des parcours, des vécus, des familles et origines, mais aussi les faits qui motivent les réussites, les déviances et qui peuvent envahir ou altérer nos actions (matérielles) et nos émotions (idéelles) par leur cruelle vérité?

Depuis la naissance de la parole, de l'usage du feu et des premiers États, la jeunesse, dite «indomptable», a toujours été le centre de préoccupations et de craintes des ainés face aux choses nouvelles qu'elle adopte. Des innovations qui mettent parfois en péril nos certitudes et notre idéal fictif d'une société ou Cité idéale. Dans La République de Platon (République, VIII,

562b-563 e, 4° siècle av J.C.), un dialogue semble si contemporain: «Le père s'habitue à devoir traiter son fils d'égal à égal et à craindre ses enfants, le fils s'égale à son père, n'a plus honte de rien et ne craint plus ses parents, parce qu'il veut être libre; le métèque s'égale au citoyen et le citoyen au métèque, et la même chose pour l'étranger». La représentation d'une jeunesse ou d'un péril jeune n'est pas un fait de l'histoire récente, mais remonte aux premiers textes antiques (Mickaêl Garnier-Lavalley, 2012).

L'identification, la classification et le renouvellement des bandes (apaches, blousons noirs, zazous, gangs des lyonnais, tagueurs, sauvageons, racailles, etc...) les pratiques déviantes et délictuelles, ont de tout temps saturé les réseaux de communication et réduisent encore notre vision du monde, en nous privant d'actions innovantes dans le domaine de l'action sociale et éducative.

Tendre l'oreille, scruter des gestes et oser interroger cette énergie mouvante sans se laisser séduire ou convaincre par le regard binaire et triomphant qui livre d'un côté l'image d'une jeunesse dangereuse, et de l'autre une jeunesse en danger et abandonnée sur l'autre rive. Autrement dit, nous avons longtemps débattu sur les composantes sociales, psychologiques, économiques, historiques et anthropologiques de l'entité Jeunesse, de la véracité des classifications et de la faiblesse de nos regards analytiques, mais la jeunesse a fini par s'imposer comme un fait social total.

C'est dans ce jeu de représentations et pour faire face aux enjeux de l'action sociale, éducative et sanitaire, judiciaire et policière, que nous avons unis nos forces avec la Protection Judiciaire de la Jeunesse et le Conseil départemental pour initier ou faire un saut dans l'inconnu, pour mieux saisir ce qui nous préoccupe au quotidien: Les identités Multiples de la Jeunesse(S).

Le maillage partenarial consolidé autour du Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance (CLSPD) et les multiples instances d'échanges dans le cadre des politiques publiques de prévention de la délinquance, ont fait émerger les problématiques liées aux modes d'appréhension et de compréhension des actes de déviance, de délinquance, des incivilités et décrochages scolaires observés chez les mineurs, et les jeunes du territoire local et national. Ce sont essentiellement les professionnels au contact de situations et de suivi de jeunes en difficulté avec des parcours parfois complexes, qui ont souhaité la mise en place d'un espace d'échanges de pratiques pour enrichir leurs savoir-faire dans le cadre d'une prévention «globale».

Une prévention sensible aux coûts sociaux et n'ignorant pas les coûts cachés des faits de déviance et de délinquance (Irwin Walter, 2009).

En mai 2018, grâce au soutien indéfectible de mon collègue Samir Dib (Protection judiciaire de la jeunesse) et à l'étroite collaboration de Madame Michèle Genlinso (Conseil départemental de la Drôme), nous avons initié la première journée d'échanges autour de la thématique: Jeunesse(S) et Identités Multiples.

Lors de cette première journée, qui a réuni environ quatre-vingt-dix acteurs de Valence-Romans-agglo, nous nous sommes interrogés sur la manière dont les jeunes ont su, toujours, «bricoler» une identité multiple combinant une identité «héritée» (famille, culture, sphère privée et familiale) et une identité choisie (interactions avec les autres). Ce cheminement pluriel est le socle d'une construction identitaire qui peut parfois paraître contradictoire, mais qui révèle la diversité des expériences personnelles en interaction permanente avec différents types d'organisations socio-spatiales. Cette journée fut animée par quatre intervenants:

Florence Bergeaud-Blacker (anthropologue à l'Université d'Aix-Marseille) a abordé la question identitaire des jeunes au prisme du Halal;

Olivier Chambon (directeur de la Prévention Spécialisée à la Sauvegarde de l'Enfance Drôme) a porté son regard sur les identités adolescentes en protection de l'enfance;

Katia Baudry (sociologue) a sondé l'entre-soi féminin adolescent dans un quartier populaire et la question du « michetonnage » (processus pré-prostitutionnel;

Ghada Hatem (gynécologue-obstétricienne et fondatrice en 2016 de la Maison des Femmes à Saint-Denis) a clôturé la journée en présentant l'identité des jeunes filles à l'épreuve des traditions, de la violence et du genre.

Une innovation de méthode fut introduite en fin de journée par une évaluation « sur le pouce » pour apprécier l'organisation de la journée et définir ainsi les futurs thèmes en co-construction pour les prochaines séances.

Cette même année 2018, le Conseil départemental et le bailleur social (Valence Romans habitat) soulevèrent la question de la mobilité et l'implantation des familles de l'archipel des Comores sur le territoire de la ville.

Grâce à la richesse du réseau constitué, nous avons pu mettre en place, de façon concertée, une seconde journée en octobre pour appréhender et examiner à travers des exemples historiques, sociaux et anthropologiques des situations de migration et les modes d'agir et d'être (exil et parenté) de ces communautés, afin d'enrichir les pratiques des professionnels de l'action sociale et apporter des solutions adéquates.

Cette journée qui a réuni cent-vingt auditeurs a été animée par deux intervenants:

Nicolas Ronsard (sociologue à l'Université de Clermont-Ferrand) qui apporta un éclairage sur la jeunesse et les migrations mahoraises;

Saïd Ibrahim (pédopsychiatre, Marseille) qui évoqua, à travers la métaphore de la marmite, les modes d'organisation de la parenté, de la filiation et des pratiques corporelles dans les familles comoriennes.

En mai 2019, cette expérience a été renouvelée par l'organisation d'un troisième colloque dont le thème a été choisi par les auditeurs dans le cadre de l'évaluation « sur le pouce » en fin du colloque précédent. Ce choix s'est porté sur : Jeunesse(s) et identités multiples : violences commises et violences subies.

La thématique retenue peut être résumée ainsi: la violence chez les jeunes, qu'elle soit commise ou subie, est un fait multidimensionnel. La violence s'exprime sous différentes formes, réelle ou symbolique, contre les autres ou contre soi; elle peut être individuelle ou collective.

En outre, la perception des actes violents et de leurs conséquences sur les victimes ou leurs auteurs varie selon l'espace, le temps, mais aussi le contexte social et juridique dans lesquels ils se situent.

Lors de cette journée, qui a réuni environ cent-cinquante auditeurs, furent abordées les différentes dimensions de la violence grâce à des regards pluridisciplinaires (sociologie, psychologie, justice et police).

Cette journée fut animée par cinq intervenants:

Bernard Azema (magistrat) qui aborda la violence des mineurs comme une vieille question d'actualité et le droit comme un rempart à la toute-puissance;

Claude Bourelly (commandant de l'État-major de la Police Nationale/DDSP Drôme) qui décrypta la diversité des formes de violences des jeunes et le traitement policier;

Véronique Legoaziou (sociologue et ethnologue, chercheuse associée au Lames (MMSH-CNRS), Aix-en-Provence.) qui exposa le regard sociologique sur les violences des jeunes;

Fabienne Moulon (psychologue, Point Relais Oxygène, Direction Santé publique, Ville de Valence) qui a présenté les expériences de soi et les temporalités: des maux aux mots;

Barbara Smaniotto (psychologue clinicienne, Université de Lyon 2) qui présenta la violence subie et le processus adolescent.

En 2020 et en raison de la pandémie, nous avons reporté le rituel d'échanges à 2021.

En mai 2021, l'ethnopôle «Migrations, Frontières, Mémoires» du Centre du Patrimoine Arménien a étoffé le comité d'organisation qui s'est enrichi d'un nouveau partenaire dynamique et collaboratif.

Ainsi, le quatrième colloque Jeunesse(S) et Identités multiples s'est consacré à un thème d'actualité: « Paroles dites et mots cachés chez les jeunes ».

Parti du constat que les jeunes interrogent le monde, la société et l'univers des adultes en utilisant l'un des vecteurs qu'ils ont à leur portée à savoir le langage. La question de la parole

multiple et des langages usités par les jeunes dans le quotidien est posée de façon globale. Comment les adultes écoutent-ils les jeunes et perçoivent-ils leurs préoccupations?

Que reflètent les mots, le langage comme marqueur social? Et comment percevoir les contextes de production des paroles prononcées?

La diversité des mots, des paroles, des discours, et les écrits des jeunes sont-ils le révélateur d'effets de mode (réseaux sociaux), de perception et de représentation du monde? Quels sens ceux-ci donnent-ils aux pratiques sociales et aux rituels du quotidien?

Cette journée fut animée par cinq intervenants, en présence d'un public limité à quatrevingt auditeurs en raison des contraintes sanitaires:

Samuel Vernet (sociologue, Université d'Aix-Marseille) s'est attelé au domaine des gros mots, de la vulgarité et des insultes, avec une réflexion sur la socialisation langagière des adolescents;

Auphélie Ferreira (linguiste, Université Sorbonne Nouvelle, Paris) a présenté les parler(s) jeunes entre mythe et réalité;

Philippe Hanus (coordinateur ethnopôle «Migrations, Frontières, Mémoires», Le Cpa-Valence) a scruté l'univers des «lascars de banlieue» qui ont fait entendre leur voix au cours des années 1980: l'aventure de Carte de Séjour, groupe pionnier du rock arabe en France;

Sophie Beal, Sabine Naujac, Karine Graz et Antoine Vinay (Collège Marcel Pagnol, Valence) firent le récit d'une expérience innovante qui a permis aux jeunes auteurs de violences d'exprimer, grâce à un accompagnement thérapeutique et théâtrale, les faits et les effets de ces actes;

Assia Adouane (agence du TIG et de l'insertion professionnelle) et Jade Denoux (psychologue au SPIP) ont précisé le contexte et le parcours d'un jeune «tigiste» qui a exécuté sa peine alternative dans un musée. Le jeune a aussi témoigné de son parcours.

Le présent dossier de la revue *Sauf conduit*, accueille les communications écrites de cette journée d'étude, enrichies d'une contribution de **Dominique Caubet** (sociolinguiste INALCO) sur les mots « *miskine* », « *seum* », « *wesh* » et leur circulation de part et d'autre de la Méditerranée.

Mickaël Garnier-Lavalley (2012), «De l'Antiquité à aujourd'hui, les jeunes sont toujours dangereux. Peut-être un peu plus», *Cahiers de l'Action*, 35/1, p. 7-10.

Irwin Walter (2009), Lutter contre la délinquance. Comment le tout répressif tue la sécurité, Paris, L'Harmattan.

Auphélie Ferreira Université Sorbonne Nouvelle, Lattice

Samuel Vernet

Aix-Marseille Université, LPL

ÉTUDES

Regard sociolinguistique sur les pratiques langagières des jeunes

Pratiques
langagières,
jeunes,
outils linguistiques,
transgression,
socialisation,
sociabilisation

RÉSUMÉ

Il est souvent acquis par le grand public, les médias ou les institutions qu'il existerait « un parler jeune ». Face à celui-ci deux attitudes ressortent :

- La première, négative, consiste à rejeter et dévaloriser les façons de parler des jeunes qui n'auraient à leur disposition que « 400 mots¹ ».
- La seconde, positive, glorifie ces façons de parler: les jeunes sont des poètes, ils réinventent la langue. Nous souhaitons prendre de la distance par rapport à ces attitudes et nous intéresser au répertoire langagier des jeunes.

Introduction

Nous allons successivement discuter quatre questions:

Comment étudier les pratiques langagières des jeunes?

Existe-t-il un «parler jeune»?

Quelles fonctions sociales ont les pratiques langagières des jeunes?

Les pratiques langagières des jeunes sont-elles violentes?

En sciences du langage, diverses enquêtes ont été réalisées pour essayer de répondre à ces questions.

Comment étudier les pratiques langagières des jeunes?

Pour étudier ces façons de parler, en sciences du langage nous nous appuyons sur des données spécifiques qui sont à distinguer de celles obtenues à l'issue d'un micro-trottoir. Lors d'un micro-trottoir, on recueille nécessairement ce qu'on souhaite entendre, en témoigne les interviews journalistiques² sur les « parlers jeunes » durant lesquelles les journalistes sollicitent les locuteurs. Pour répondre à leurs attentes, les « jeunes » interrogés produisent des termes hors contexte, sous forme de liste, ou bien créent des échanges factices. Ces productions langagières

- Cette donnée est bien évidemment fausse. Elle a été suggérée par A. Bentolila dans un article paru dans Le monde en 2005: https://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2005/03/18/vivre-avec-400-mots_402088_3208.html. Celui-ci se contredit d'ailleurs dans un rapport paru en 2007 dans lequel il indique que « à la fin du CE1, les enfants au vocabulaire le plus pauvre connaissent une moyenne de 3000 mots. Ceux moyennement pourvus atteignent 6000, et le quartile supérieur à peu près 8000».
- 2 https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/1939891001026/le-langage-des-jeunes

ne permettent pas de décrire objectivement une langue dans ses usages. De telles données sont à distinguer de celles recueillies dans le cadre d'un projet tel que le corpus MPF (*Multicultural Paris French*). Le MPF correspond aujourd'hui à environ 1,2 million de mots pour 78 heures d'enregistrements. Il rassemble ceux réalisés auprès de locuteurs âgés de 14 à 31 ans et habitant l'Île-de-France «multiculturelle». Le recueil a débuté en 2010 et se poursuit. L'objectif initial de ces enregistrements était de permettre l'étude de l'influence des langues de l'immigration sur le français parlé en région parisienne (Gadet et Guerin, 2016: 288).

La sélection des personnes enregistrées s'est faite sur la base d'un réseau, «soit préalable aux enregistrements, soit construit pour l'occasion à travers une immersion prolongée, avec l'idée de se rapprocher de l'immédiat communicatif authentique, c'est-à-dire d'interactions entre locuteurs entretenant une réelle connivence» (Gadet et Guerin, 2016: 288). Des entretiens dits de «proximité» et des enregistrements écologiques ont été réalisés. Les entretiens de proximité sont des entretiens lors desquels les enquêteurs sont parvenus à établir une «interaction de connivence» (Gadet et Guerin, 2016: 289) avec les enquêtés. Les enregistrements écologiques sont effectués en l'absence de l'enquêteur, ils permettent d'étudier la variation intra-locuteur.

La notion de corpus écologique est employée ici au sens de Gadet (2017 : 17), il s'agit d'« évènements discursifs non provoqués, [...] enregistrés avec l'aide et la complicité d'informateurs, [dans] des activités ordinaires, avec leurs interlocuteurs familiers ».

À partir de ces données, nous proposons une approche du répertoire communicationnel des dits jeunes, c'est-à-dire de leurs connaissances linguistiques (lexique, intonation, posture...), afin de répondre à la question suivante: existe-t-il une façon de parler propre aux jeunes, plus particulièrement ici aux jeunes habitant la région parisienne?

Existe-t-il un parler jeune?

Qu'est-ce qu'être « jeune »?

Les significations du terme «jeune» varient et le critère jeune renvoie à un spectre linguistique large. Cette catégorie repose, entre autres, sur l'âge des locuteurs. Or, l'âge n'est qu'une donnée biologique autour de laquelle des unités sociales sont construites, ce que soulignait P. Bourdieu (1984: 145):

«l'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable; et que le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente.»

La catégorie jeune a pu être définie selon des critères d'indépendance pour les démographes et correspond ainsi avec la fin des études, l'entrée dans la vie active ou le départ du domicile familial (Padis, 2005: 17). Le terme jeune est employé pour désigner des individus regroupés selon les besoins: être jeune, c'est avoir entre 12 et 27 ans pour obtenir la carte avantage jeune de la SNCF, entre 15 et 26 ans pour obtenir le « Pass jeunes » à Paris, c'est aussi avoir 20 ans dans un discours d'Emmanuel Macron³ ou avoir moins de 36 ans pour la Carte Blanche au Musée d'Orsay.

Par ailleurs, lorsque les façons de parler des jeunes sont abordées, il s'agit le plus souvent des façons de parler d'une catégorie de jeunes en particulier: les jeunes issus de quartiers populaires. L'expression «parler» est souvent assimilée à celle de «langues de cité». Trimaille et Billiez (2007: 109) relèvent «dans l'expression parler(s) jeune(s), [...] l'aspect métonymique et euphémistique de "jeune(s)" – du même type que celle qui a cours lorsque les "quartiers" désignent des quartiers défavorisés – puisque bien souvent, cet adjectif réfère implicitement davantage à une catégorie socio-économique que générationnelle».

3 Entretien télévisé donné le 14 octobre 2020.

Les outils linguistiques utilisés sont-ils propres aux jeunes?

Dans le corpus MPF, nous relevons une série de phénomènes linguistiques à différents niveaux (lexical, phonétique et syntaxique) souvent retenus pour justifier de l'existence d'un parler jeune mais qui ne sont pas propres aux «jeunes».

Au niveau lexical, nous observons les mêmes procédés linguistiques pour former les « mots nouveaux » que dans d'autres pratiques langagières considérées plus standard. Nous relevons des procédés de création à partir de mots français, tels que la verlanisation illustrée en (1), c'est-à-dire le fait d'inverser deux syllabes, ou l'apocope, le fait de supprimer la fin d'un mot, représenté en (2).

(1) tèje-moi ça là [MPF_JDB2b]⁴ → jette⁵
je l'entends moi c'est plutôt ah c'est **chanmé** quoi [MPF_Sandrine2] → méchant
c'est une **meuf** à la salle de sport qui m'a dit ça [MPF_Aristide2b] → meufa > femme
(2) tu es une **mytho** [MPF_Nacer4] → mythomane
parce que ça dépend des paroles que tu dis ça dépend de l'**instru** que tu mets
[MPF_Wajih3] → instrument
donc tu vas jusqu'à Orléans taper tes **confs**? [MPF_Emmanuelle1] → conférences
eh ben ils étaient sous-titrés à la **télé**. [MPF_Roberto2b] → télévision

Ces procédés ne sont pas propres aux «jeunes». Lors d'une enquête personnelle, nous retrouvons par exemple le terme *meuf* auprès d'une locutrice, Valérie, âgée de 48 ans. Les apocopes *confs* ou *télé* ne suscitent pas d'intérêt particulier de la part du grand public.

Nous relevons également des termes d'argot qui ne sont pas propres aux nouvelles générations, tels que *daron* dans l'énoncé (3) qui est en usage dès le XVIII^e siècle pour désigner le patron, notamment de cabaret (Rey, 2010: 949) et qui désigne ici le père.

(3) mon daron c'est un guadeloupéen [MPF_Aristide5b]

Nous notons aussi de nombreux emprunts. Un emprunt correspond à une création d'un mot dans une langue donnée, ici le français, en imitant un mot d'une autre langue et en l'adaptant au besoin de la langue française. Par exemple, le terme *kiffer* illustré en (4) est issu de l'arabe *kif* (une passion, un plaisir) auquel la terminaison des verbes du premier groupe en français «-er» a été ajoutée. On retrouve le même processus avec *dealer* sous (5). Néanmoins, Guérin (2018) note qu'il y a une réduction de champ de référence. L'utilisation du verbe *dealer* (issu du verbe anglais *to deal*) « ne renvoie pas davantage au sens général de *traiter*. Le verbe comme le nom, dealer, ne vise que l'univers du trafic de stupéfiants. Un boulanger ne sera pas un dealer qui deale du pain » (Guérin, 2018: 8).

- (4) déjà j'ai kiffé le gilet noir [MPF_Sahar 1]
- (5) il fait le voyou il **deale** un truc [MPF_Wajih3]

La réduction de champ de référence est liée au moyen de contact avec l'anglais. Contrairement à d'autres langues, l'anglais n'est pas une langue de l'immigration (ou très en marge), et « entre dans l'univers linguistique des locuteurs par le biais de leurs choix et préférences artistiques » (Guérin, 2018: 8).

L'emprunt n'est pas propre aux jeunes habitant la banlieue parisienne. Tout le monde utilise des emprunts en réalité. Les personnes utilisatrices des réseaux sociaux numériques, em-

⁴ Les noms des enregistrements dont sont extraits les énoncés sont signalés entre crochets.

Nous indiquons en italique la forme initiale du lexème. Cette forme ne doit pas être considérée comme une simple équivalence d'un point de vue significatif. En effet, des connotations différentes accompagnent la forme verlanisée ou tronquée.

ploient sans doute les mots *follower* ou *liker*, quel que soit leur âge. Dans l'univers des startups, des termes comme *disrupter*, *brainstorming*, etc. sont souvent utilisés.

Néanmoins, bien que l'outil linguistique ne soit pas propre aux jeunes, certains emprunts, notamment à des langues de l'immigration avec lesquelles ils peuvent être en contact de manière plus ou moins directe, semblent plus spécifiques à ces locuteurs. Nous relevons, entre autres, des emprunts à l'arabe (*chouf* et *seum*), au nouchi (*enjaille*) ou encore au bambara (*niafou*).

- (6) genre chez les Rebeus **chouf** ben tout le monde le dit c'est devenu carrément ancré dans le langage des cités genre » [MPF_Aristide2a] → *regarde*
- (7) on s'enjaille [MPF_Anaïs2]→ s'amuser, se faire plaisir
- (8) j'ai le **seum** [MPF_Emmanuelle1] → avoir la rage
- (9) c'est des **niafous** [MPF_JulieT2] \rightarrow catégorie de jeunes femmes africaines / femme noire extravagante

Guérin (2018) montre qu'une fois le terme intégré à la langue française, il ne désigne plus toujours la même chose que dans sa langue d'origine. C'est le cas pour *niafou* par exemple, « qui en bambara évoque une personne mentalement dérangée »; mais intégré au français, le sens de *niafou* se modifie et vise l'ensemble des personnes à qui on associe les différents attributs présentés par Elikia, dans l'exemple:

(10) les Noires qui traînent euh partout à Châtelet à Gare-du-Nord (.) dans l'excès cheveux rouges euh (.) enfin qu'on remarque toujours p- en fait toutes pareilles [MPF JulieT2]» (Guérin, 2018: 8).

L'emprunt, parmi les autres phénomènes, permet de créer de nouveaux mots et donc de donner un nom à ce qui n'en avait pas: qu'il s'agisse de désigner un nouvel objet ou bien un nouveau rapport à un objet du monde déjà existant.

Au niveau prosodique, un des traits étudiés par Paternostro (2016) est l'intonation dans certains enregistrements du MPF. L'intonation peut être associée à la mélodie d'une langue (tons montant, descendant, plat, etc.). Quelques travaux ont mis en évidence un contour intonatif particulièrement montant. Cette intonation a été associée aux façons de parler des jeunes issus des quartiers populaires. Néanmoins, nous la retrouvons aussi en français dit standard, lorsque le locuteur est impliqué, engagé, dans l'interaction. Elle alors est désignée par le terme de contour «emphatique». Paternostro (2017) a observé qu'en réalité il n'y a pas ou peu de différences entre ce contour emphatique et l'intonation des jeunes enregistrés. Moreno et Paternostro (2018) émettent l'hypothèse que cette mélodie est employée dans des contextes où les locuteurs sont proches et qu'elle participe, comme les gestes, les postures, à créer de l'implicite et des «raccourcis» qui ne sont interprétables que parce que les locuteurs ont des savoirs partagés.

Au niveau syntaxique, l'absence du morphème ne, ou négation simple telle qu'illustrée en (11), est parfois attribuée à tort aux «jeunes » 6 .

(11) je m'en souviens **pas** [MPF_Anna15]

Ce phénomène n'est pas propre aux jeunes et relève simplement du français parlé (Gadet, 1996). La négation simple existe par ailleurs depuis l'ancien français. L'ancien français *non* hériter du latin, subit un affaiblissement au X^e siècle, ainsi apparaît le *ne*, ce que nous lisons en (11).

⁶ C'est le cas par exemple de Marion Prigent dans son podcast <u>Tout fout le camp</u> qui reconnaît en tant que jeune ne pas mettre toujours le «ne» et ajoute: «ça serait un peu appauvrissement parce que c'est pas français de pas mettre les négations».

(12) Si io returnar <u>non</u> l'int poi «si je ne peux l'en détourner» (Serment de Strasbourg) Il <u>ne</u> vient **pas** «il ne s'avance même pas d'un pas»

À partir des XVI° et XVII° siècles, l'adverbe *pas* prend un sens négatif par lui-même (au moins dans le français parlé), nous parlons de grammaticalisation. Au XVII° siècle dans le Journal d'Héroard, le futur Louis XIII emploie seulement le *pas* 1 fois sur 2 : «faut **pas** dire cela ».

L'emploi ou non du clitique (mot outil qui permet de relier deux propositions et qui, phonétiquement, se prononce comme un préfixe ou un suffixe) ne ne peut être lié au simple bon vouloir ou répertoire des locuteurs puisqu'il existe des restrictions syntaxiques. Il est impossible de l'omettre dans « n'est-ce pas » en revanche on ne peut pas le mettre dans « pourquoi pas ».

Quelques phénomènes spécifiques?

Gadet (2017: 34) relève un débit particulièrement rapide dans certains enregistrements du MPF. Par exemple, dans l'enregistrement Wajih5, un passage correspond à 416 mots par minute. Il faut savoir qu'en moyenne, on compte entre 110 et 350 mots à la minute (Blanche-Benveniste). Cappeau et Moreno (2017: 86) identifient quelques spécificités au niveau grammatical. Par exemple, «certains adverbes interrogatifs prennent des valeurs nouvelles: où avec un sens d'étonnement (13), comment avec une valeur proche d'un exclamatif (14)».

- (13) mais où j'ai déjà mangé des salades d'été [MPF_Aristide2b]
- (14) **comment** ils pèsent un truc de fou [MPF_Aristide2b]

Les phénomènes spécifiques sont rares. L'analyse montre que s'il y a une impression de façon de parler propre à certains jeunes, c'est principalement un effet lié à une accumulation de phénomènes linguistiques, ce que souligne Gadet (2021: 64) dans un entretien sur les pratiques langagières des jeunes en employant l'expression « effet loupe ».

Nous avons montré que les mécanismes linguistiques utilisés par les jeunes sont similaires à ceux utilisés par tous les locuteurs du français, néanmoins nous retrouvons des spécificités propres à certains groupes de pairs, telles que le débit ou le lexique avec des emprunts aux langues d'immigration. Nous avons également noté un effet loupe qui justifie l'impression de pratiques langagières «jeunes». Nous ne parlerons pas d'un parler jeune, identifiable au même titre qu'une «variété», mais bien de pratiques langagières avec un effet d'accumulation de phénomènes linguistiques. Nous souhaitons dans la suite de l'article nous intéresser en particulier aux fonctions de ces pratiques langagières. Nous partirons du constat, que peuvent faire beaucoup de professionnels en contact avec des adolescents, d'une certaine prédilection pour des lexies argotiques, jurons, gros mots, etc. Nous observerons qu'investir symboliquement des pratiques langagières jugées, ailleurs, comme transgressives, permet de signifier la connivence, l'identité, l'inclusion (ou l'exclusion) du groupe.

Le terme variété « présente l'inconvénient d'impliquer des découpages, ce qui est relativement adapté pour la variation géographique, mais beaucoup moins pour ce qui relève des critères démographiques ou sociaux; on risque en outre de figer la souplesse discursive (qui autorise l'absence de cohérence) en voulant fixer une variété unique des ensembles de traits regardés comme cohérents » (Gadet, 2003: 104).

La socia(bi)lisation langagière

Pourquoi de telles pratiques existent-elles? Il faut commencer par pointer l'évidence : elles ont une fonction communicationnelle. La création de termes nouveaux permet de désigner de nouvelles choses ou un autre rapport à ces choses. La manipulation d'un lexème (par verlanisation ou apocope par exemple), de même que la néologie, n'entraînent pas la suppression du terme initial. Par exemple, le corpus auquel nous nous référons présente des énoncés dans lesquels les deux termes meuf et femme sont employés:

(15) Salim: eh Karim Karim tu as vu il y a des **meufs** (.) elles sont là elles disent moi jamais je vais être sur cette religion ce qu'il dit des **femmes** c'est un truc de ouf [MPF_Wajih3]

Les deux termes sont présents dans le répertoire du locuteur et sont utilisés simultanément sans avoir toutefois exactement les mêmes traits sémantiques.

Élargissons notre propos. En linguistique, nous parlons traditionnellement de «connotation» et de «dénotation». On appelle «dénotation» la propriété qu'a un signe linguistique (disons pour simplifier un «mot») de renvoyer à un objet extérieur à la langue – à son référent. Approximativement, la dénotation est le sens le plus couramment attesté d'un mot par la population. Par opposition, on appelle «connotation» toutes les valeurs supplémentaires du signe linguistique: les jugements, les représentations, les stéréotypes parfois, que l'on [nous, population et individus] accole plus ou moins consciemment à des pratiques langagières. Cette distinction est importante dans l'exemple proposé ci-dessus: si la dénotation de meuf et femme est la même, la connotation, elle, varie. Ce qui peut passer pour un usage «transgressif» ou «décalé» aux yeux d'un professionnel dans son métier, est probablement connoté tout à fait différemment pour, par exemple, un jeune au sein de son groupe de pairs. C'est le cas en (15), où le terme femme renvoie à un groupe générique et meuf à un groupe plus spécifique⁸. Et une série de variations linguistiques observées dans les usages juvéniles peuvent être expliquées aussi simplement que cela.

Pour autant, cette distinction entre «connotation» et «dénotation» est aussi très liée à ce que Goffman appelait «la mise en scène de la vie quotidienne» (selon le titre de la traduction française du livre, qui a largement dépassé les frontières de la sociologie aujourd'hui). Schématisons cette notion à l'extrême: l'idée est de considérer les interactions quotidiennes comme une scène de théâtre. C'est une métaphore bien sûr, mais Goffman considère que nous sommes tous un peu acteurs dans nos vies. Autrement dit, dans toutes les interactions que nous avons, sans exception, nous adoptons des codes (notamment linguistiques mais aussi gestuels, par exemple) pour nous présenter d'une certaine manière, donner à voir un éthos particulier afin d'avoir un minimum d'effet sur nos interlocuteurs (effet de persuasion par exemple, mais aussi de confiance, de connivence, ou autre). Mais les codes (notamment linguistiques) que nous adoptons doivent aussi nous permettre de « gérer » l'impression que nous laissons aux gens qui nous entourent et ce, en jouant avec les normes de ce qui est acceptable au sein de l'interaction donnée. Pour résumer, à travers nos pratiques linguistiques, nous nous adaptons (inconsciemment, la plupart du temps) à la situation, à l'interlocuteur, en cherchant à parvenir à des fins que nous pensons bénéfiques (pour nousmêmes et/ou notre entourage). Les pratiques linguistiques jeunes, dans leur très large majorité, fonctionnent exactement de la même manière que les pratiques linguistiques non-jeunes, mais sur certains aspects elles sont mues par des normes et des rôles différents.

Cela soulève une question: sommes-nous, en tant qu'individus, réellement capables de

Les connotations ne sont pas toujours les mêmes. Par ailleurs, nous avons relevé dans l'échange davantage le terme meuf que femme (14 vs 3). Le second emploi de femme, correspond à une erreur, le locuteur voulait dire mère. Le troisième emploi de femme réfère à la femme mariée, « une femme cachée ». Les occurrences de meuf ont des connotations plus variées. Le terme peut référer à un genre (ex: « le flic c'est une meuf »), une femme en particulier (« ma meuf », « la meuf »), ou à la femme en général (« tu dis des trucs comme ça à une meuf normalement elle doit se dire, etc. »).

jouer ces rôles et de maitriser tous ces paramètres? La réponse est «ça dépend». Notre capacité à tenir des rôles adaptés aux situations et à suivre des normes linguistiques adaptées aux cadres est extrêmement dépendante de deux choses: notre répertoire communicationnel et notre capacité d'accommodation. En linguistique, on appelle répertoire communicationnel l'ensemble de nos connaissances et compétences de communication. C'est-à-dire non pas seulement ce que l'on trouve dans une grammaire ou un dictionnaire, mais la totalité des ressources langagières à notre disposition pour nous adapter à une situation d'interaction et à son contexte social: lexique, syntaxe, grammaire, certes, mais aussi prosodie, intonations, posture, gestuelle, etc. L'accommodation, elle, est notre capacité à adapter nos ressources langagières à ce que l'on pense être l'image la plus adaptée aux yeux de notre interlocuteur et à ce que l'on pense que requiert la situation de communication. On n'a pas de mal à imaginer que les ressources langagières mobilisées par un jeune au sein de son groupe de pairs ne sont pas les mêmes que dans une situation formelle face à un enseignant ou à un professionnel de la PJJ. De même sa capacité d'accommodation, qui peut être très élevée au sein de son groupe de pairs, peut être plus faible dans d'autres contextes. En réalité, le répertoire, comme la capacité d'accommodation, est intimement lié à la socialisation des individus tout au long de la vie. Si beaucoup de choses s'ancrent dans l'enfance et l'adolescence, on se socialise tout au long de la vie et les choses, donc, évoluent.

Les pratiques langagières des jeunes sont-elles transgressives?

Pour répondre à cette question, rappelons que toute pratique langagière est intégrée à des réalités sociales qui sont parcourues de rapports de pouvoir. Roland Barthes et Pierre Bourdieu, pour ne citer qu'eux, ont montré que l'autorité et la légitimité sont au moins en partie conférées par le discours. Les pratiques langagières sont donc aussi productrices de rapports de pouvoir. Pour synthétiser, nous pouvons dire que le discours est à la fois le produit et le producteur d'un certain ordre social. Si l'on peut considérer certaines pratiques langagières comme transgressives – gros mots, vulgarité, vannes, voire insultes; mais aussi plus simplement, manquements aux normes établies de la politesse –, il faut comprendre qu'elles participent de l'établissement de rapports de pouvoir et/ou de renversement des rapports de pouvoir; elles participent à renforcer la connivence au sein d'un groupe, l'identité de soi dans un groupe de pairs et/ou, à l'inverse, participent à l'exclusion, à la distinction d'avec d'autres groupes auxquels on ne veut pas s'affilier.

Gros mots, insultes, vannes, vulgarité, ces pratiques que l'on pourrait considérer comme « transgressives » sont particulièrement importantes et intrinsèquement liées à (i) la **socialisation** langagière des jeunes: c'est-à-dire, au répertoire communicatif et aux capacités d'accommodation développées au sein d'un environnement de vie précis; (ii) à la **sociabilisation langagière:** c'est-à-dire, aux ressources langagières mobilisées au sein d'un groupe de pairs pour signifier la connivence ou au contraire le rejet; pour signifier l'identité – au sens du même, ou au contraire la singularité.

Faisons un pas de côté. De quoi parle-t-on quand on parle «d'usage linguistique transgressif»; que transgresse-t-on? A priori, il s'agit de transgresser des normes de comportements langagiers, des normes de politesse. Ce sujet a fait l'objet de beaucoup d'études en Sciences du langage, en France, depuis les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni dès les années 1980. Il ne faut pas perdre de vue que les normes langagières de politesse les plus largement admises sont socialement fixées, et qu'elles ne le sont ni par les jeunes, ni par des populations défavorisées. Les normes qu'il s'agit de transgresser sont fixées par des groupes socialement dominants, aboutissant à une espèce de consensus tacite sur ce que sont – ou devraient être – des façons de s'exprimer socialement acceptables. Ces codes de politesse sont mouvants dans le temps, dans l'espace, dans les classes sociales, etc., mais c'est toujours une manière de se construire, que de s'opposer ou de rompre ces codes qui peuvent paraître venus d'ailleurs.

Pour se repérer dans les usages transgressifs, il faut alors rappeler que, dans des espaces qui bougent à grande vitesse, une transgression doit être ramenée aux normes sociales de son

époque, et plus précisément à son contexte. Ce qui est une transgression aux yeux d'un professionnel en contact avec la jeunesse dans le cadre de son métier, ne l'est pas forcément au sein d'un groupe de pairs où d'autres normes linguistiques et de politesse circulent, qui peuvent être tout à fait endogames, c'est-à-dire propres au groupe.

Pour les besoins du propos, distinguons trois types « d'usages transgressifs »: a. la désémantisation/resémantisation, b. les joutes verbales ou les vannes rituelles, c. la violence verbale.

a. L'évolution naturelle de la langue fait que des gros mots, des vulgarités, qui vont habituellement piocher dans les tabous moraux qu'une société instaure (citons les trois grands piliers : le sexe, les excréments et la religion), peuvent se « désémantiser ». Cela veut dire que petit à petit, ils perdent leur charge «taboue» pour passer dans le langage courant, par exemple comme ponctuant d'une phrase ou interjection marquant une émotion précise un moment précis. Si l'on se coupe en épluchant une pomme-de-terre et que l'on s'écrie «putain de bordel de merde!», « putain » ne fait plus référence à la prostituée, « bordel » ne fait plus référence à la maison close, et « merde » ne fait plus référence aux excréments malgré leur étymologie respective. L'usage, au fil du temps, leur a donné une autre connotation, les a resémantisés, ces mots sont devenus de «simples» interjections, utilisées spontanément pour marquer une émotion à un instant T. «Con, bâtard, salope, pute», etc., tous ces termes subissent la même évolution. La plupart sont aujourd'hui employés au sein de groupes d'amis, particulièrement adolescents, comme des termes affectifs. Bien sûr, ils ne perdent pas leur charge de transgression, et peuvent malgré tout devenir des insultes – particulièrement à l'égard d'une personne qui ne fait pas partie du groupe (ça peut donc se muer en violence verbale, nous y reviendrons), mais dans ce cas, ils devront se doubler d'une autre dimension: par exemple, prosodique ou gestuelle.

b. Les vannes rituelles et les joutes verbales. Dans la littérature ces deux expressions désignent souvent la même chose, à savoir: des remarques virulentes, des plaisanteries désobligeantes, des moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité – les vannes n'ont donc pas pour finalité d'offenser irrémédiablement, c'est un jeu où il s'agit d'être à la fois le plus percutant et audacieux possible, ou, de l'autre côté, être capable de «résister», de garder la face dans l'adversité en quelque sorte. Mais ça n'est pas toujours le cas, certains auteurs distinguent par exemple les vannes des insultes rituelles, qui ont véritablement cette fois pour fonction d'agresser, mais qui sont ritualisées, c'est-à-dire, un passage obligé pour l'intégration dans un groupe de pairs.

Il n'est pas rare que ce soit sur ce point – cette pratique très courante de la vanne rituelle – que la distance avec un monde, disons, « adulte et professionnel » se fait la plus grande. Beaucoup d'études ont montré une certaine intolérance à cette pratique de la part des non-adolescents. Elle est perçue comme agressive, comme de l'incivilité, comme outrancière, bruyante, etc. Elle est donc déstabilisante à l'égard des normes de communication d'autres tranches d'âge. Pour autant, toutes les études montrent aussi que l'intégration au sein d'un groupe de pairs passe aussi par ce type de pratique, parce qu'elle est transgressive par définition, et qu'elle soude un groupe social. Cette pratique, qui va souvent chercher dans du vocabulaire jugé grossier, ou obscène, est pourtant fondamentalement ludique, intégrative et marginalement cryptique (c'est-à-dire qui vise à être comprise d'un cercle d'initiés).

Il faut noter malgré tout que les vannes peuvent avoir, dans certains cas, une fonction d'exclusion ou d'attaque à l'encontre d'un membre du groupe, c'est souvent le cas en milieu scolaire. Elles ont donc un caractère ambivalent et la différence avec la violence verbale peut être fine.

c. La violence verbale. Il y a évidemment des moments où une certaine transgression langagière devient violence verbale. La violence verbale est le résultat d'un processus de montée en tension entre deux personnes ou plus. Elle suppose l'existence de conditions préalables pour se manifester: liées à la personne (son agressivité comportementale par exemple) et/ou liées au contexte (une situation de conflit). Elle est ensuite identifiable d'un point de vue linguistique par une série de ruptures dans la prosodie, la gestuelle, la posture, le lexique, etc.; et – point très important – elle a une visée performative, c'est-à-dire qu'il s'agit de la part d'un locuteur A sur un locuteur B d'une attaque disqualifiante pour sa face, menaçante. On distinguera alors la «grossiè-reté» de la violence verbale.

Les chercheurs et chercheuses, comme Claudine Moïse qui a travaillé longtemps avec des adolescents victimes de violences sexuelles, considèrent que la violence verbale est d'abord un symptôme de mal-être, de mésestime de soi, de non-reconnaissance et enfin de frustration. Moïse (2011) considère que la violence verbale est un «recours». Au sens où les jeunes en usent pour se protéger; l'irrespect pouvant être une demande forte de respect, la dévalorisation de l'autre, comme une façon de se valoriser soi. Elle écrit:

«Ainsi toute forme d'agressivité, si elle doit être refusée et sanctionnée, doit être aussi revisitée, parlée, comprise par un tiers. La remédiation ne pourra pas non plus seulement reposer sur le langage mais aussi sur la prise en compte de l'enfant ou de l'adolescent dans sa globalité, avec ses désirs et ses empêchements. On pourra alors comprendre que la violence verbale est une façon efficace de se donner à voir, quand on veut échapper à soi-même, s'affirmer face à l'autre, parce que le sujet adolescent en construction (et particulièrement s'il est blessé) sait davantage ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. » (2011 : 33)

Conclusion

Le terme «jeune» est une donnée biologique manipulée et la catégorie jeune ne va pas de soi (Auzanneau et al., 2012). Étudier les pratiques langagières des jeunes nécessite donc une méthodologie spécifique. À partir de données attestées, nous avons pu voir que les outils linguistiques utilisés par les jeunes ne sont pas nouveaux. Néanmoins, nous avons relevé un «effet loupe» et quelques spécificités propres à une génération et aux jeunes habitants de l'Îlede-France multiculturelle. Les motivations à de telles pratiques langagières sont communes à tout être vivant en société relevant de la socia(bi)lisation langagière, ce que nous avons illustré avec les pratiques linguistiques relevant de ce que l'on pourrait considérer (selon les contextes) comme une «transgression linguistique» (gros mots, jurons, etc.).

Auzanneau Michelle, Leclère-Messebel Malory et Juillard Caroline (2012), «Élaboration et théâtralisation de catégorisations sociolinguistiques en discours, dans une séance de formation continue. La catégorie «jeune» en question», Langage et société, 141, p. 47-69.

Bourdieu Pierre (1984), Entretien avec Anne Marie Métailié, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages (1978), repris dans *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, p.143-154.

Gadet Françoise (2003), ««Francais populaire» un classificateur déclassant», *Marges linguistiques*, 6, p. 103-114.

Gadet Françoise (1996), *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, p. 99-103.

Gadet Françoise (dir.) (2017), Les parlers jeunes dans l'Île-de-France multiculturelle, Paris, Ophrys. Gadet Françoise et Guérin Emmanuelle (2016), «Construire un corpus pour des façons de parler non standard: «Multicultural Paris French»», Corpus, 15, p. 285-307.

Goffman Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Edition de minuit.

Guérin Emmanuelle (2018), «Les emprunts urbains contemporains: une approche sociolinguistique d'un phénomène lexical », *CMLF*.

Moïse Claudine (2011), «Gros mots et insultes des adolescents», *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 83-84, 1, p. 29-36.

Moreno Anaïs et Paternostro Roberto (2018), «Les parlers jeunes en banlieue parisienne: Perspectives prosodiques, discursives et interactionnelles». In: Actes du colloque «Les métropoles francophones en temps de globalisation», Paris, Garnier.
Padis Marc-Olivier (2005), «L'émergence de la catégorie», Les Cahiers de Profession Banlieue, p.12-27.

Rey Alain. (dir.) (2010). *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

Trimaille Cyril et Billiez Jacqueline (2000), «Enjeux des désignations de "sociolectes urbains générationnels" », in Calvet Louis-Jeanet al. (eds), Le plurilinguisme urbain, Institut de la francophonie, Paris, Didier érudition, p.209-22.

Véron Laélia et Candea Maria (2021), *Parler comme jamais*, Paris, Le Robert.

Corpus:

MPF- https://www.ortolang.fr/market/corpora/mpf

Dominique Caubet

Professeure des Universités émérite d'arabe maghrébin, LACNAD-INALCO – Sorbonne Paris Cité

ÉTUDES

Des mots, par les temps qui courent... Miskine, Seum, Wesh

parlers jeunes ici et là-bas, argots, sociolinguistique urbaine, langues de France, arabe maghrébin en France, musiques urbaines (rap rock), réseaux sociaux

RÉSUMÉ

« Miskine », « seum », « wesh », sont des mots emblématiques d'un certain « parler jeune » au sein de la société française du troisième millénaire. Cet article propose d'interroger leurs significations, leurs circulations et leurs usages hier et aujourd'hui, de part et d'autre de la Méditerranée.

«Miskine», «seum», «walou» ou le fameux «wesh», sont des mots bien ancrés désormais dans la société française et employés par toute une jeunesse, alors qu'un temps ils étaient cantonnés à certaines quartiers et à un genre (plutôt véhiculés par les garçons). Comme l'apport de nombreux éléments culturels venus du Nord de l'Afrique qui ont travaillé la société française de l'intérieur, des termes et expressions ont été adoptés par la langue française, souvent par le biais des argots, ou plus récemment, des «parlers jeunes».

L'argot militaire au XIX° et au début du XX° siècle avait fourni son contingent d'expressions bien ancrées – et parfois datées – dans le français familier, comme «barda», «caoua», «maboul», «toubib», «flouze», «clebs», «chleuh», «un chouia», «pas bézef» ou encore, expression sans doute oubliée par les plus jeunes, «macache» et même «macache bono» [litt. y-a-rien-(de)bon]. Cette dernière expression venait sans doute plutôt de la *lingua franca* ou *sabir*, parlée dans les ports méditerranéens jusqu'au XIX° siècle, que directement de l'arabe algérien.

Depuis le début du troisième millénaire, les mots venus du Nord de l'Afrique entrés dans le français ont eux aussi évolué. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, c'était «zarma» (comme si), «kiffer» (apprécier), «r'mar» (âne, imbécile), «choufer» (regarder, surveiller), «r'nouch/hnoucha» (serpents > flics), «hogra» (humiliation, infériorisation), «kahlouche» (noir), «faire la hala» (fête), «mettre le/la dawa» (foutre le bordel), «se taper la hach» (de hchouma, la honte) (Caubet, 2004: 42), mais les mots et les expressions s'usent et laissent la place à d'autres. Aujourd'hui les mots qui viennent immédiatement à l'esprit sont plutôt «miskine» (le pauvre), avoir le «seum» (*poison > avoir les boules), et «wesh» aux nombreux emplois dont on fera la liste plus bas.

«Miskine, meskine» et «msk» à l'écrit

Le mot vient de l'arabe maghrébin, *meskin* et signifie « pauvre ». En français il est employé pour dire « Oh le pauvre! », quand on plaint réellement quelqu'un ou qu'on veut se moquer de celui qui n'aurait pas été à la hauteur. On a également adopté la forme féminine arabe, « miskina » « la pauvre! ». Le pluriel est généralement « miskines » en français, comme on peut le noter dans le refrain d'un titre de Disiz La Peste ft. Mad de 2014, « Miskine » ¹ : « C'est pour tous les miskines, les miskines. Celle-là, c'est pour tous les miskines, les miskines ». Dans des petites vidéos de type pédagogique, qui expliquent le parler jeune aux béotiens, « Les jeunes disent... », on trouve cet exemple : « Miskine, il a pas eu son bac! » ²

Dans une publicité de 2021-2022 pour les sites de révision scolaire Acadomia, dans la série « Un bon pote, c'est bien, un bon prof, c'est mieux », une vidéo porte sur les maths 3 . On y voit un petit blondinet expliquer de façon imagée la fonction f(x); il ne s'aperçoit pas que son « pote » ne comprend rien à ce qu'il explique et conclut en disant: « T'aurais dû voir la tête de Ludo en cours, miskine, il avait rien compris! »; le copain conclut « Ah ouais ? Miskine! ». L'effet est bien sûr d'autant plus drôle – et convaincant pour notre propos – que c'est un jeune « des beaux quartiers » qui emploie l'expression.

Ce mot n'est pas encore entré dans le Petit Robert classique, mais il est répertorié en ligne dans la rubrique «Les mots du bitume». Il est également sur le site de l'ILF, «la langue française» ⁴.

Ce qui est amusant, c'est que ce mot arabe était déjà entré dans le français au XVII^e siècle sous la forme «mesquin» avec un sens assez différent de son sens d'origine, pour désigner quelqu'un qui manque de grandeur ou de générosité. Éternel renouvellement?

«Il a trop le seum!»

Le mot «semm» en arabe maghrébin a le sens de «poison, venin» et s'emploie dans les parlers jeunes en France dans des expressions comme: «Il a trop le seum!», «Il a grave le seum!», pour signifier «il est dégouté, il a les boules» ou encore «il n'a pas de chance, il a la poisse».

Il existe lui aussi depuis le début des années 2000, mais s'il est entré récemment dans les dictionnaires (Le Petit Robert en 2018 et Le Petit Larousse en 2022), c'est sans doute parce qu'il a connu son heure de gloire dans une confrontation franco-belge footballistique qui a commencé lors de la Coupe du Monde en 2018 et qu'il a fait les grands titres de la presse et a circulé dans les réseaux sociaux.

2018 : le seum s'invite dans les matchs de football entre la France et la Belgique

Défaite difficile à digérer de la Belgique devant la France en demi-finale de la Coupe du Monde le 10 juillet 2018, le gardien belge (qui a été sacré meilleur gardien de la compétition), Thibaut Courtois a critiqué le jeu de l'équipe de France et son attitude de mauvais perdant a été qualifiée de « seum ».

- 1 https://www.youtube.com/watch?v=UMUsBY4FvkA
- 2 https://www.youtube.com/watch?v=v1tWSEqvVok&t=9s
- 3 https://www.youtube.com/watch?v=skbsfNB1NKU
- 4 https://dictionnaire.lerobert.com/dis-moi-robert/raconte-moi-robert/mots-bitume/miskine-miskina.html et https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/miskine

Le terme a été repris en boucle sur les réseaux sociaux, et Twitter en particulier, chacun rivalisant d'ingéniosité, un « meme » a été créé pour l'occasion, le drapeau belge remplaçant le mot « seum », voire le son [sem], rendu aussi par l'emoji du drapeau belge of comme on le voit dans les exemples ci-dessous publiés en 2018 sur Twitter:

Faut quand même dire Bravo a la France qui a gagné une compétition par lée d'embûches.

11:11 AM · 18 juil. 2018 · Twitter for Android

Fig. 1 - Publication Twitter

Il faut arrêter de **I l**oquer des Belges comme ça, ça devient lourd

11:10 AM · 18 juil. 2018 · Twitter Web Client

Fig. 2 – Publication Twitter



Fig. 3 – La carte de la Belgique revisitée sur Twitter

La carte de la Belgique a même été détournée pour l'occasion⁶ et le phénomène était si large que la presse sportive, mais aussi nationale, s'en est emparée.



Fig. 4 – Photo illustrant un billet dans *Le Monde* en juillet 2018⁷

- 5 https://parismatch.be/actualites/societe/158086/la-france-chambre-la-belgique-mais-ca-veut-dire-quoi-avoir-le-seum et https://www.presse-citron.net/drapeau-belge-et-twitter-le-seum-qui-enerve-la-belgique/
- 6 https://www.neonmag.fr/les-belges-sont-mauvais-perdants-twitter-se-moque-de-leur-seum-512191.html
- 7 https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2018/07/18/coupe-du-monde-2018-apres-la-defaite-amere-de-thibaut-courtois-le-seum-belge-moque-sur-twitter_5333248_4832693.html

Les choses auraient pu en rester là si un match retour dans le cadre de La Ligue des Nations en octobre 2021, encore perdu par la Belgique, n'était pas venu raviver la flamme.

Match retour 7 octobre 2021 en ligue des nations

Trois ans plus tard, les esprits commençaient à s'échauffer, dès la veille du match avec un article paru dans le quotidien 20 minutes: «LIGUE DES NATIONS Voilà trois ans que les déclarations de Thibaut Courtois après la demie de Coupe du monde gagnée par la France ont déclenché la guerre du Seum» ⁸.

Durant la première partie du match, la Belgique mène et s'en vante un peu trop vite et lorsque finalement c'est la France qui l'emporte, le seum repart de plus belle. Dans la presse nationale, des articles pédagogiques rappellent l'histoire de l'expression, comme l'article de Ronan Tésorière dans Le Parisien⁹ «Le seum, de la rue à la Une des journaux». Le mot étant entré dans le dictionnaire depuis 2018, il rappelle même que «Le Bescherelle s'est amusé à rappeler que le mot «seum» était valable au Scrabble désormais».

Mais c'est la Une de l'Équipe, le 8 octobre 2021 au lendemain du match, qui va être aussi inattendue que détonante (Fig. 5): «Le seum, deux fois ».



Fig. 5 – La Une de *L'Équipe* au lendemain du match, le 8 octobre 2021. Ou comment une expression s'invite en première ligne et fait le buzz!

Wesh - wsh en abrégé

«Wesh» est emprunté à l'arabe algérien spécifiquement, où il est un pronom interrogatif et relatif qu'on pourrait traduire par «quoi, que». On citera des phrases telles que «Chouf wesh kayn!» (Regarde ce qui se passe!) «Wesh rak takul?» (Qu'est-ce que tu manges?) ou des formules

⁸ https://www.20minutes.fr/sport/3142099-20211007-belgique-france-defaite-honorable-seum-itineraire-rivalite-hors-terrain

⁹ https://www.leparisien.fr/sports/le-seum-de-la-rue-a-la-une-des-journaux-08-10-2021-0TVYIAY43FE7BD-F3IM0DNTSSUA.php

trouvées sur les réseaux sociaux, «Influencer, influenceuse, saha wesh t influenciw?» (sic) (influencer, influenceuse, mais en fait, qu'est-ce que vous influencez?). Et puis il y a la salutation qui est sans doute à l'origine de cet emprunt, «Wesh rak?» (ça va?). En marocain, wesh est un adverbe interrogatif qu'on peut rendre par «est-ce que?», si bien que «wesh kliti?» en algérien veut dire «Qu'est-ce que tu as mangé?», alors qu'en marocain cela signifie «Est-ce que tu as mangé?». C'est donc bien de l'algérien, comme beaucoup de vocables des parlers jeunes d'ailleurs, que vient le wesh français.

Il est étonnant qu'au fil des années, ce soit l'orthographe avec un «w» initial qui se soit imposée «Wesh / wesh», alors qu'au début des années 2000, elle était en concurrence avec une version orthographiquement plus française, «ouèche / ouaiche». Le français évite souvent les graphèmes w, x et k, qui ont un parfum d'étrangeté.

En 2002 le cinéaste Rabah Ameur-Zaïmeche sort un premier film Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe? tourné à la Cité des Bosquets de Montfermeil, qui remporte entre autres, le Prix Louis-Delluc. Il sera labellisé «Art et Essai» et «Recherche et Découverte» et créera la surprise en se classant 4e dans l'amortissement des films français de 2002, avec 70.000 entrées et 33 copies (distribuées par Haut et Court), pour un budget de 232.000€. Le titre contribuera à marquer l'entrée du mot dans les parlers jeunes de l'époque.

Le mot «Wesh» entre dans le Petit Robert en 2009 (la porte d'entrée pour la dictionnarisation des mots de la culture urbaine), comme on l'a déjà vu pour le mot «seum». La définition est la suivante:

«WECH [w ϵ]] adv. interrog. – 1983, en Algérie. De l'arabe dialectal. Pop. Comment? Quoi? Wech Wech? Que se passe-t-il? - Parler wech wech, comme les jeunes des banlieues. On trouve aussi les graphies wesh, ouech. »¹⁰

Quand Stéphane Bern en vient à consacrer sa chronique « Historiquement vôtre » sur Europe 1 au mot « Wesh » en mars 2021¹¹, et qu'il nous explique que l'interjection, autorisée au jeu du Scrabble, vaut 18 points – et 38 si le 'w' compte triple – on se dit qu'il doit être vraiment rentré dans la langue! Quelle consécration! Et en effet, plus que la seule entrée dans le dictionnaire, l'entrée dans le monde du Scrabble, est le signe d'une acceptation encore plus tangible.

Interjection « Wesh ma caille? Wesh gros? Wesh les gens? », etc.

L'expression peut se réduire à «Wesh?» ou «Wesh bien?» (Salut! ça va?), mais peut se prolonger à la manière d'une salutation venue de l'autre côté de la Méditerranée: «Wesh, ça va? Bien ou quoi? / Bien ou bien? / Cool ou quoi?». Elle est une adaptation de la salutation populaire algérienne: «Wesh rak? La bas wella?» (Litt. comment ça va? bien ou?).

«Wesh» marque l'interjection, et c'est le terme d'adresse qui varie: «Wesh la famille, les gens», est possible alors qu'on ne s'adresse qu'à une seule personne. On trouve aussi «Wesh ma caille, ma couille, ma gueule, ma poule, cousin, poto, frérot, etc.» ou le plus répandu de nos jours: «Wesh gros!».

On se doit d'apporter une précision sur l'appellatif « gros » dans la salutation « Wesh gros ? ». Bien qu'il puisse faire penser à « mon gros », autre appellatif familier, il s'agit sans doute plutôt d'une francisation du terme spécifiquement algérien, voire algérois « kho » (frère)

Le Petit Robert (2014 : 2751). Voir aussi https://dictionnaire.lerobert.com/definition/wech

^{« «}Wesh», un mot d'argot français multi-usage venu de l'arabe algérien. Stéphane Bern explique l'origine du mot «wesh» » https://www.europe1.fr/culture/wesh-un-mot-dargot-francais-multi-usage-venu-de-larabealgerien-4030290. Il puise largement ses informations dans le billet publié en octobre 2015 sur le magazine SURL, « La véritable histoire du mot "wesh" », qui semble rester une référence sûre. http://www.surlmag.fr/ wesh-histoire-origine-dominique-caubet/

comme dans «Wesh kho?», «ça va frère?». L'expression a même été utilisée dans une campagne publicitaire lors de la renaissance de la radio Mouv' en novembre 2015: «On a écrit Wesh gros» (Fig. 6)¹²



Fig. 6 - Campagne publicitaire de Radio France

On verra plus bas les différents termes d'adresse qui ont été mobilisés dans le rap français depuis 2012 et ce qui s'y joue.

Autres sens de wesh

Outre les salutations, il peut également être un simple interpellatif, équivalent de «Ben alors?» ou de «Ben quoi?»; expression teintée d'agacement, comme dans: «Wesh? tu bouges ou quoi?» ou encore, comme l'écrivait Valentin en 2015, dans l'article (qui sert désormais de référence) de Surlmag¹³: «Le "wesh" peut revêtir un nombre très important d'utilisations que nous allons tenter d'aborder ici. Pour ce qui est de ses utilisations adverbiales, on peut par exemple signifier l'agacement: "Wesh c'est quoi ce bordel?" On peut également inciter à l'action, on se place alors dans le registre de la «communication incentive» (qui incite à l'action): "Wesh fais pas le crevard, fais-tourner". Ici, l'interlocuteur A invite le locuteur B à ne pas faire preuve d'égoïsme et à partager avec lui le bien en sa possession. Alors qu'il est capable d'imposer ou d'exprimer l'agacement, on peut également l'utiliser dans un contexte d'apaisement. D'où le fameux: "Tranquille wesh!"»

On pourrait y ajouter des expressions comme «Vas-y wesh!», où wesh est en fin d'énoncé (Allez vas-y!). Ou encore à l'écrit, une formule d'apaisement où «wesh» est en tête: «Wesh trkl tkt;)». Trouvé sur un article du blog de Ramses Kefi¹⁴, datant du 6 juin 2013, hébergé par www.rue89.com: «Wesh [qu'il rend par 'sinon' ndlr], y'a moyen que tu m'avances les cafés?»

Le site La culture générale donne toute une série de contextes d'emploi intéressants, expliquant que l'expression sert «à apostropher quelqu'un "Wesh! T'as pas du feu steuplai?", à

¹² https://lareclame.fr/lesgaulois-mouv-hip-hop-never-stop

¹³ http://www.surlmag.fr/wesh-histoire-origine-dominique-caubet/

Le post n'est plus en ligne. R. Kefi est journaliste à Libération, passé par rue89 et le Bondy Blog https://www.bondyblog.fr/education-aux-medias/masterclass/ramses-kefi-itineraire-dun-conteur-libre/

marquer l'exclamation, que ce soit de colère ou d'amusement "Mais t'es fou, wesh!", à souligner le dépit "Wesh, je suis dégouté", à inciter quelqu'un "Wesh, viens avec nous!", etc.»¹⁵.

Substantif et adjectif

Utilisé comme substantif – mais en général avec une connotation péjorative dans les années 2013-2015 (et rarement par les jeunes eux-mêmes, sauf à être dans l'autodérision), – le «wesh» désignait dans certaines régions, la façon de parler des jeunes d'origine maghrébine, et les «wesh-wesh», ces mêmes jeunes. Il pouvait également s'employer comme adjectif, la culture ou la littérature «wesh», mais il semble avoir passé de mode aujourd'hui.

Arrivé au Maroc en passant par la France: un curieux parcours

C'est après s'être installé durablement en France et avoir évolué que le mot va retraverser la Méditerranée, et faire son entrée dans les parlers jeunes au Maroc, essentiellement comme interjection dans les années 2011-2012.

Comme on l'a vu plus haut, «wach» (prononcé plus 'a' que 'e' au Maroc) sert à poser une question un peu comme le «est-ce que» du français: «wach ja?» (est-ce qu'il est arrivé?).

Dans les parlers jeunes, on le retrouve utilisé au Maroc comme interjection, à la française : «Wach?» ou «Wach, ça va?», «Wach Wach, ça va?», prononcé à la marocaine.

On trouve aussi des termes d'adresse marocains, courants dans les parlers jeunes et le milieu de la scène musicale alternative de Casablanca: « Wach a khoya! » (Wesh mon frère), « Wach a 3achiri! » ¹6 (Wesh mon camarade) « Wach a l3echra! » (Wesh la communauté).

C'est un joli exemple de mots voyageurs, des réseaux sociaux débutants au début des années 2010, à l'avènement avec les développements récents de TikTok et Snapchat au Maroc: Algérie-France-Maroc.

Wesh dans le rap français

Les titres de rap utilisant « wesh » sont nombreux, et il peut être intéressant de noter d'emblée que les rappeurs qui ont démocratisé et banalisé l'expression avec des dizaines de millions de vues, ne sont pas d'origine maghrébine.

Wesh ma gueule 2013

La Fouine fait exception avec un featuring au titre emblématique «Wesh ma gueule!» de Fababy, sorti en 2013¹⁷. Accompagnée d'une ritournelle à la flûte traversière qui crée le contraste, l'expression «Wesh ma gueule, wesh ma gueule!» scande le refrain où sont énumérées ses contextes d'emploi grandissants:

- « Je croise un grand qui sort du chtar, il me dit
- «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!»
- Maintenant tous les petits de la tess' disent
- «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!»
- 15 https://www.laculturegenerale.com/wesh-definition-origine-signification/
- 16 Le « 3 » sert à noter le phonème 'ayn de l'arabe dans les nouvelles écritures sur les réseaux sociaux.
- 17 https://www.youtube.com/watch?v=NZ7jCnPCv8I

Toutes les meufs que je croise en boîte disent «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Banlieue sale, on se croit tout permis «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Et je vois tout le monde dans la foule crier «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Les Parisiens et même les Marseillais «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Micro ouvert, guichets fermés «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Chez toi on dit quoi? Par ici, nous on dit, «Wesh ma gueule!»» Il poursuit: « Pour tous les quartiers français «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Pour tous les mecs enfermés «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Nanterre, Fleury, la Santé «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Tous les jeunes se mettent à chanter «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Strasbourg, Bordeaux, Béziers «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Nantes, Lille, Toulouse, Montpellier «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Mes Auxerrois et mes Lyonnais «Wesh ma gueule! Wesh ma gueule!» Noisy, Rosny, Aulnay Neuf-Trois renaît.»

Wesh Moray contre Wesh Zoulette 2012-2014 etc.

Wesh a été utilisé à la même époque dans une guerre fratricide entre deux rappeurs français, Booba et Rohff, qui commence par un affrontement verbal comme l'écrit Stéphanie Binet dans un article du Monde en novembre 2012¹⁸: «Booba contre Rohff: ««Wesh, qui c'est le boss?» C'est le clash du moment de la scène rap française, soit l'affrontement verbal entre les deux plus gros vendeurs du genre.».

Le clash s'est en effet joué publiquement au travers des termes d'adresse employés lors de cet affrontement qui a fini deux ans plus tard par des agressions physiques et des condamnations en 2014¹⁹.

Booba juste avant la sortie de son album Futur, poste depuis Miami où il vivait, une vidéo le 6 septembre 2012 en utilisant un terme d'adresse venu du monde gitan « morray »²⁰, avec le sens de « cousin, mec, gars » : « Wesh morray ? ». Il tacle les chanteurs Willy Denzey et Laurent Voulzy, mais ne nomme aucun rappeur en particulier tout en se définissant comme le boss du rap français²¹.

Rohff, se sentant visé, répond en reprenant la même musique: «Wesh Zoulette!»²². Il traite donc Booba de «zoulette», féminin de «zoulou», en attaquant sa virilité – thème largement développé dans les lyrics qu'on s'abstiendra de citer ici.

- 18 https://www.lemonde.fr/culture/article/2012/11/05/booba-contre-rohff-wesh-qui-c-est-le-boss_1785883_3246.html
- 19 Pour un résumé, https://www.francetvinfo.fr/faits-divers/clash-rohff-booba/
- Le mot vient du romani, langue des Roms, à laquelle les argots ont beaucoup employé. Voir en particulier une série de mots à finale –ave : « pourave, poucave, marave, chouraver, entraver, etc. »
- 21 https://www.youtube.com/watch?v=hhRWM-K5TD8
- 22 https://www.youtube.com/watch?v=QX13k5sCNSE

Wesh alors 2015

Parmi les titres à succès, le rappeur marseillais JUL (prononcer «Djul», Julien de son prénom), sort en 2015 le titre « wesh alors » qui fait un carton avec 86 millions de vues à ce jour ²³, utilisant également le terme d'adresse « gros » :

« Alors, wesh alors, Alors, wesh alors, Viens dans mon dél' allez let's go, Ils parlent de moi mais je les laisse gros etc. »

TikTok 2021, «y'a pas wesh!», un truc de filles

Cinq à six ans plus tard, ce sont les filles qui sont à la manœuvre sur d'autres réseaux comme TikTok. Sur cette application on peut partager de petites vidéos et s'amuser à faire des reprises, ce qui permet une diffusion très rapide. C'est ce qui est arrivé pour l'expression, « y'a pas wesh » en 2021, qui s'est ainsi trouvée propagée par la gente féminine cette fois-ci et souvent très jeune. Comme l'écrit la journaliste Pauline Gaudry dans la rubrique « T'as la ref? » en décembre 2021²⁴, « La plateforme de partage de vidéos est véritablement devenue un incubateur colossal de tendances et de façons de s'exprimer. »

On peut tenter une traduction comme « y'a pas de quoi (en faire un plat) » ou « y'a pas à s'inquiéter, à s'en faire ». Pauline Gaudry conseille même aux parents d'ados de «troquer votre "il ne faut pas faire ça" par une phrase beaucoup plus simple "non mais y'a pas à faire ça en fait, y'a pas, y'a pas". », mettant ainsi en évidence un changement important dans l'emploi des déontiques (ce qui est relatif à une obligation morale).

On a vu que l'utilisation de «wesh» était loin d'être l'apanage d'artistes descendants de familles venues du Maghreb, et Booba prouve la circulation libre de ces expressions sur le titre $Futur^{25}$, en se disant: « diplômé de la street, mention «bsahtek, félicitations» », avec une prononciation arabe parfaite b-saht-ek [avec-santé-ta], (à ta santé, félicitations, bien joué).

Le rap est devenu en 2019, la musique la plus écoutée en France²⁶ et il contribue beaucoup à la diffusion de mots et d'expression argotiques venant du Nord de l'Afrique et d'ailleurs.

Le mot de la fin: Wesh? T'as le seum, miskine?

Alors que des mots d'argot venus de l'arabe algérien au début du XXe siècle (et ravivés avec l'arrivée massive des rapatriés d'Algérie en 1962), comme «toubib», «clebs» ou «macache bono» sont clairement devenus obsolètes — qui aujourd'hui traiterait quelqu'un de «maboul»? —, on constate que des mots arrivés dans les parlers jeunes depuis la fin des années 1990 connaissent eux aussi des destins différents.

Emploie-t-on encore les mots «rhorho» ou «kahlouche» qui avaient cours dans la région lyonnaise dans les années 1980, termes popularisés par le groupe Carte de Séjour, dans le titre Rhorhomanie 27 ?:

«Chkoune liguelle? (qui a dit?) Les Kahlouches (noirs) c'est louche? Chkoune liguelle? Les Rhorhos (arabes) y'en a trop? » (sic) Cela peut varier d'une ville à l'autre.

- 23 https://www.youtube.com/watch?v=X6MxGJ7qxck
- 24 https://www.aufeminin.com/ados/t-as-la-ref-mais-qu-est-ce-que-ca-veut-dire-y-a-pas-wesh-s4033195.
- 25 Le titre *Futur* de l'album éponyme (2012) : https://www.youtube.com/watch?v=1cJKuk0-G0I
- 26 https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/rap/rap-musique-preferee-des-francais_3608603.html
- 27 Carte De Séjour Rhorhomanie, CBS CBS 25949, Vinyl, LP, 1984.



Fig. 7 - Album 33 Tours Rhorhomanie - Carte de Séjour - 1984

Qu'en est-il des mots des années 2000, tel «hèbs» (prison), «rnoucha/h'noucha» (< serpent = flics) «chouf / chouffer» (regarder > faire le guêt) ou «rmar» (âne > idiot) ou «zarma / zaâma» (<* ze3ma, soi-disant, comme si, en gros, etc.), qui semble bien avoir franchi les générations — sans pour autant entrer dans les dictionnaires —, depuis la création à Lyon de l'association Zaâma d'Banlieue (1979-1984, avant la Marche pour l'Égalité des Droits), en passant par les parlers jeunes du début des années 2000, jusqu'à aujourd'hui où elle conserve, un peu comme wesh, une multiplicité de sens: «comme si, genre, soi-disant, je le crois pas! etc.».

Par contre, il n'y a pas d'inquiétude à avoir pour «kiffer» qui est sans doute le mot le plus généralement accepté et utilisé et dont l'origine a sans doute même été oubliée. «Kiffer» est entré dans le Robert en 1990, alors qu'un mot comme «niquer», venu lui de l'argot militaire – et inscrit dans un dictionnaire cent ans plus tôt en 1890 – a même droit à une version en verlan «ken», qui l'a souvent supplanté d'ailleurs, par évitement. Le mot a été revitalisé à partir des années 1980 dans les parlures jeunes et reste gravé avec le nom du groupe rap mythique Suprême NTM (Nique Ta Mère) de Joeystarr et Kool Shen, créé en 1989.

Que ces mots courent, circulent, d'une région à l'autre, d'un réseau social à l'autre, de MSN à Facebook, et de Twitter à TikTok, traversent la Méditerranée – juste retour des choses –, leur utilisation sort du cercle de la famille, du bâtiment, du quartier, de la ville, pour se répandre et se banaliser. Ils sont repris par tous, adoptés, leur sens évolue, un emploi prend le pas sur l'autre, pour aboutir à cette forme de banalisation salutaire (Caubet, 2007), qui est la plus belle chose qui puisse arriver à un mot.

Caubet Dominique (2004) «La darja, langue de culture en France», in *Hommes et Migrations*, n°1252, novembre-décembre 2004, p. 34-44.

Caubet Dominique (2007) « L'arabe maghrébin-darja, langue de France, dans les parlers jeunes et les productions culturelles: un usage banalisé?» in: Gudrun Ledegen (éd.), Pratiques linguistiques des jeunes en terrain plurilingue, Collection Espaces discursifs, Paris, L'Harmattan, p. 25-46.

Philippe Hanus ethnopôle «Migrations, Frontières, Mémoires», Le Cpa à Valence.

ÉTUDES

«Les Rhorhos y en a trop!»

Trajectoire du groupe Carte de séjour, des banlieues lyonnaises aux festivals internationaux (1980-1990)

Immigration,
musique
protestataire,
parlers populaires,
banlieue,
métissage,
création collective,
racisme

«Jimmy Clif khir men (mieux que) l'kif,
Jimi Hendrix khir men l'fix!
Oum Kalsoum khir men e-noum (sommeil) ...»
Extrait de la chanson «Rhorhomanie», 1984

« Carte de séjour chante en rhorho, parle banlieusard ou verlan et sème la zizanie dans l'arabe des familles... »

Rémi Kolpa Kopoul, Libération, 24 avril 1984.

RÉSUMÉ

Cet article retrace la trajectoire artistique du groupe Carte de séjour, formé à Rillieux-la-Pape, banlieue ouvrière lyonnaise, en 1980. Ces musiciens, d'horizons socio-géographiques variés, composent une musique métissée et inventent une langue nourrie de darja (arabe populaire algérien) et de français.

Mercredi 8 avril 1987. Mohammed Amini, Mokhtar Amini, Jérome Savy et Rachid Taha, membres du groupe rock lyonnais Carte de séjour se rendent à Paris pour la cérémonie de remise du Bus d'Acier (grand prix du rock français¹) qu'ils ont remporté devant le duo Rita Mitsouko et la chanteuse Elli Medeiros². Cette récompense témoigne de la reconnaissance, par les représentants de la profession, du talent des ambassadeurs d'un «rock métissé made in France» (Moreira, 1987)³. Implicitement, elle est aussi un plaidoyer pour une France «pluri-culturelle», comme

- Le prix est parrainé par la discothèque parisienne le Bus Palladium et sponsorisé par la SACEM.
- La statuette du Bus d'acier a été dérobée par Gogol Premier, pendant le déjeuner du vote du jury de journalistes, l'artiste punk la rendit le soir à «Carte de crédit», sur le podium du Bus Palladium, sous les yeux ébahis de l'ancien ministre de la Culture Jack Lang qui était invité pour la remettre officiellement aux musiciens lyonnais. Cette performance a renforcé l'impact médiatique du prix.
- Le palmarès 1987 montre que ce sont des groupes de «rock latin» ou «rock métis» qui ont retenu l'attention du jury. Ceci témoigne de formes d'hybridation à l'œuvre dans la scène musicale française des années 1980. Paradoxalement, c'est le titre «Musulmanes» (représentation néo-orientaliste de la femme arabe) de Michel Sardou qui remporte, la même année, les Victoires de la musique.



« Concert de Carte de séjour. Lyon-Fourvière, juillet 1987 ». Coll. Mohammed et Mokhtar Amini.

on disait alors, dans un contexte où la rhétorique xénophobe portée par le Front national, gagne du terrain au sein de l'« opinion publique ». Illustration concrète de la diffusion d'une idéologie raciste au sein de la société française, quelques jours plus tard, dans la nuit du 10 au 11 avril, un commando d'extrême droite attaque des commerces et bistrots « ethniques » de la Croix Rousse, quartier cosmopolite lyonnais où Carte de séjour, fondé à Rillieux-La-Pape en 1980, a installé son local de répétition. Pendant les affrontements entre militants frontistes, riverains et jeunes libertaires, Mansour, un ami des musiciens, est blessé à l'œil par un tir de pistolet à grenaille. À cette époque, un peu partout en France, des manipulateurs de l'émotion collective légitiment en effet les passages à l'acte contre ceux qui sont désignés à la vindicte populaire comme des « arabes », « bicots » ou encore « bougnoules » (Kacimi, 2021 : 32-34).

Quelques semaines plus tard, le 23 avril 1987, la municipalité de Lyon organise une petite réception en l'honneur des lauréats du Bus d'Acier dans un lieu prestigieux: l'Espace lyonnais d'art contemporain (ELAC). C'est André Mure, adjoint à la culture du maire de centre-droit Francisque Collomb, qui accueille et félicite les talentueux rockers de Rillieux-La-Pape. Après avoir écouté les mots convenus de l'édile, avec un sourire aux lèvres, Rachid Taha, chanteur du groupe, sort de sa poche un petit papier qu'il lit intégralement sur un ton sarcastique: « À l'heure où la mairie de Lyon organise l'accueil de Carte de séjour, nous avons appris qu'un groupe de jeunes arabes et français a été attaqué par les nervis de l'extrême droite⁴. Y aurait-t-il deux sortes d'Arabes? Les gentils migrants, qui contribuent à l'expression culturelle française et mangent des petits fours sous les salons lambrissés des administrations, et les méchants immigrés, qui se font tabasser car ils ne font qu'apporter leur force de travail à leur pays d'adoption. Pour nous, ce sont les mêmes et il ne saurait y avoir en démocratie deux poids et deux mesures »⁵. Décontenancé par l'interpellation du jeune artiste et sa liberté de ton, l'élu lyonnais se voit alors contraint de rappeler que les membres du conseil municipal ont unanimement condamné les violences de la Croix-Rousse, puis il impro-

Le 12 avril 1987, Libération qualifie les événements de la Croix Rousse de «ratonnade»: brutalités exercées contre des Maghrébins. L'expression vient du mot «raton» (petit rat), terme raciste diffusé en France dès les années 1930, mais surtout pendant la guerre d'Algérie (Thénault, 2022: 14-15).

⁵ Le Monde, 24 avril 1987: https://www.lemonde.fr/archives/article/1987/04/24/rock-contre-racisme-reconnaissance-municipale-pour-le-groupe-carte-de-sejour_4054331_1819218.html

vise un petit discours empreint de lyrisme: « Nous sommes tous des métis. Irénée, Pothin, nos premiers saints chrétiens, étaient déjà des immigrés. Depuis deux mille ans, Lyon est un carrefour racial ». Alors qu'il n'a pas tout à fait achevé son allocution, la voix d'André Mure est couverte par le formidable éclat de rire de Djida Tazdaït, la présidente de l'association Jeunes Arabes de Lyon et de la banlieue (JALB)⁶, invitée pour la circonstance en tant qu'amie des musiciens. Au sein de ce collectif militant, et d'autres qui l'ont précédé comme Zaâma d'Banlieue, la jeune femme a en effet partagé avec Carte de séjour, nombre de combats contre le racisme, les violences policières ou le patriarcat.

Cette petite cérémonie lyonnaise témoigne — à travers le jeu d'acteurs entre élus municipaux, artistes rock et militants pour la reconnaissance des droits civiques — de la «prise de parole» (De Certeau, 1994) des descendants d'immigrés du Maghreb dans la France des années 1980. Alors que l'ouvrier algérien, marocain ou tunisien, ex-colonisé, apparaissait comme un «homme invisible» muré dans la solitude affective de la vie en foyer, dans un élan contraire, les «enfants illégitimes» de l'immigration (Sayad, 1979), vont faire résonner leur voix dans l'espace public (Hadj-Belgacem, Nasri, 2018: 28-29).

En étudiant, au plus près du terrain⁸, la trajectoire du groupe Carte de séjour, je montrerai que le substrat culturel qui nourrit les revendications et la geste créative des descendants de l'immigration postcoloniale n'est à rechercher ni dans la culture d'origine des parents, ni même dans la culture populaire ambiante... Les filles et fils d'immigrés adhèrent, aux côtés d'autres jeunes français, à un univers culturel qui les distingue à la fois de la culture populaire médiatisée et de la culture ouvrière, dont le «rock» est alors le mode d'expression le plus important. Dans la plupart des pays occidentaux, la pratique du «rock» – terme générique qui désigne aussi bien certaines musiques amplifiées que l'expérimentation de nouvelles normes sociales (Hennion, Mignon, 1991; Guibert, 2006) – possédant une forte dimension existentielle, je montrerai que le sens accordé par ces jeunes artistes à leur action est irrigué par différentes dimensions de leur expérience quotidienne.

Après 1960, en Grande-Bretagne d'abord – où existe une longue histoire d'empathies musicales et d'échanges de pratiques artistiques permettant à un jeune «ouvrier blanc» des faubourgs de Birmingham ou de Londres de s'identifier à ses congénères jamaïcains (Hebdige, 2008) – puis quelques années plus tard en France, rock et reggae⁹, quelque peu chahutés par l'irruption du punk en 1976, apparaissent comme les styles musicaux privilégiés de la contestation contre l'ordre établi qui frappe les classes populaires et les anciens colonisés de part et d'autre de la Manche.

Ce que vont expérimenter les membres de Carte de séjour au cours de la décennie 1980-1990, c'est une forme de décloisonnement social, de brassage interculturel particulièrement fertile, et d'implication, via la musique, dans les luttes urbaines de leur temps. Le groupe rock est ainsi parvenu, à travers l'expérience de la scène, à bricoler un espace artistique et politique alternatif qui s'est construit autant par les mots que par la musique, dans une relation particulière aux divers publics qui l'ont accompagné: du premier concert à la MJC de Rillieux-la-Pape en juillet 1980, jusqu'à cette ultime date à Bern en janvier 1990, point d'achèvement d'une longue tournée internationale l'ayant conduit de Barcelone à Berlin en passant par Bologne ou Amsterdam, sans oublier plusieurs dates, ô combien symboliques, en 1984 en Algérie.

- 6 Association créée en 1985, afin de lutter pour l'égalité républicaine.
- Les travailleurs immigrés ne font pas que subir docilement leur sort. Certains d'entre eux se sont impliqués dans les organisations syndicales (à l'occasion de conflits sociaux dans les usines de Penarroya et Girosteel en 1972) et mobilisés dans les mouvements autonomes de « travailleurs sans papiers ».
- 8 Mon enquête s'appuie sur des entretiens avec les musiciens du groupe, des acteurs du monde musical et des militants, réalisés à Lyon, Paris et Rillieux entre 2013 et 2022, ainsi que sur un corpus d'archives (presse, documents administratifs, tracts, etc.).
- Le terme «reggae» est utilisé de manière générique pour désigner la musique produite en Jamaïque à partir de la fin des années 1960. Le reggae est adapté de diverses façons, un peu partout dans le monde, comme l'expression de quelque chose de plus profond que du simple divertissement. Au-delà de la musique, il renvoie à des valeurs spirituelles, une identité panafricaine, une conscience de classe et à un message de libération universelle.

Du rock contre le racisme et les violences policières

À l'aube des années 1980, les expulsions d'immigrés, les crimes racistes et les violences policières dans les quartiers populaires se multiplient un peu partout en France (Brahim, 2021). Un meurtre en particulier, celui d'Abdelkader Lareiche en février 1980, à Vitry-sur-Seine, suscite une grande indignation au sein de la jeunesse immigrée. En réponse, le 19 avril 1980, se déroule à Paris le premier concert Rock against police, sur un terrain vague du quartier Saint-Blaise dans le XX^e arrondissement. Cette initiative s'inscrit dans l'héritage des grandes mobilisations urbaines de la fin des années 1970 au Royaume-Uni, comme Rock against racism ayant rassemblé nombre d'artistes de la scène reggae-punk, contre le National Front – parti ouvertement xénophobe alors en pleine ascension dans un contexte de chômage endémique -, mais aussi contre le député conservateur Enoch Powell, apôtre d'une Angleterre libérée de l'«invasion étrangère», alors soutenu par quelques stars de la scène pop-rock britannique¹⁰. En 1977, le premier single des Clash, White Riot - inspiré des affrontements entre les forces de l'ordre et des Jamaïcains pendant le carnaval de Notting Hill en 1976 – se veut une réponse aux pulsions nationalistes d'une partie de la société britannique. À travers ce morceau, Joe Strummer en appelle à l'alliance des «blancs» et des «noirs» pour lutter contre un système d'oppression dont ils sont communément victimes dans les anciens bastions ouvriers. D'autres artistes, comme le dub-poet Linton Kwesi Jonhson, basé à Brixton, vont servir de trait d'union Angleterre-France, en participant à diverses manifestations parisiennes pour la défense des droits des immigrés et des minorités, à l'aube des années 1980. Ces mouvements de jeunesse, plus ou moins autonomes et spontanés, fédèrent activistes et artistes, en partie issus des quartiers populaires (Dazi-Heni, Polac, 1990). Ceux-ci entendent ainsi protester contre les expulsions de jeunes immigrés, mais aussi dénoncer les meurtres racistes, commis par la police ou de simples citoyens. Les concerts de Rock against police se déroulent «en plein-air, au beau milieu des cités, pour faire sortir les groupes de musique ou de théâtre des caves et des MJC, et pour dire que les lascars des cités ne faisaient pas que des nuisances sonores répréhensibles. Leur «bruit», c'étaient aussi les prémices d'un nouveau mouvement culturel émergeant des banlieues », raconte Mogniss H. Abdallah, l'un des principaux instigateurs de ces happenings musicaux fédérant «jeunes immigrés et prolétaires de banlieue»11. La colère de chanteurs comme Mounsi, Hamou Cheheb et Lounis Lounes qui proclame: «On ne me rayera pas d'ici!» dans Kader blues, s'y fait entendre.

À la même époque dans l'agglomération lyonnaise, le collectif féministe Zaâma d'ban-lieue¹² édite un petit journal et organise une série de concerts-meetings à Saint-Fons, Vaulx-en-Velin, Vénissieux et Villeurbanne au sein desquels Carte de séjour va se produire régulièrement. Ces rencontres in situ permettent aux jeunes activistes d'exprimer des revendications concernant la condition de la femme maghrébine, mais aussi de dénoncer les violences policières et les discriminations à l'embauche ou dans la quête d'un appartement dont sont victimes les descendants d'immigrés. D'autres collectifs et associations locales se structurent progressivement puis se rapprochent à la faveur de revendications communes, au niveau régional mais également national, jusqu'à former des réseaux d'échanges informels (Taharoun, 2017).

¹⁰ Voir le film documentaire White Riot de Rubika Shah (1h20), 2020.

¹¹ *Vacarme*, «IM'média, l'immigration vue par elle-même: entretien avec Mogniss H. Abdallah», automne 2001, pp. 30-36.

[«]Zaâma» dérive de la racine verbale zal ayn min, qui signifie «prétendre» en arabe. En dialecte maghrébin, cette expression sert à disqualifier, par l'ironie, des prétentions (expérience, posture, propos) en contradiction avec les propriétés de leur auteur.

Les décibels des rebelles, de Givors à Rillieux-La-Pape

À la fin des années 1970, la région lyonnaise est réveillée de sa torpeur provinciale par de jeunes musiciens aux esthétiques variées, allant du blues-rock ouvrier de Givors¹³ à la new-wave estudiantine, élaborée dans les clubs branchés du centre-ville. Au même moment, «l'impulsion du punk fait de Lyon une des métropoles européennes du rock» écrit Bernard Schalcha dans *Libération* le 12 juin 1978. Factory, Ganafoul, Killdozer, Starshooter, Electric Callas, Marie et les Garçons, et bien d'autres encore, animent cette movida lyonnaise et servent de locomotive à de nombreuses formations émergentes, comme Trolleybus (Eric Vacquer) où Arsenic (Jérome Savy), au sein desquelles les deux futurs guitaristes de Carte de séjour vont faire leur apprentissage.

En 1978, dans la ZUP de Rillieux-la-Pape, ville nouvelle d'environ 35 000 habitants située à une dizaine de kilomètres au nord-est de Lyon, les frères Amini, Mohammed à la guitare et Mokhtar à la basse forment le socle d'un premier groupe rock que rejoignent ponctuellement d'autres amis musiciens des environs, comme le chanteur Djamel Andaoui, le batteur Michel Clerc et ponctuellement Brahim M'Sahel (futur percussionniste de Carte de séjour), alors engagé dans un groupe de musique traditionnelle marocaine, Al Noujoum. À ce moment-là, les apprentis rockers reprennent principalement des standards de Chuck Berry ou des Rolling Stones.

Les frères Amini vont faire la connaissance d'autres passionnés de musique rock lors de concerts, comme celui de Patti Smith en mars 1978 à la Bourse du Travail qui les a profondément marqués. Mohammed, l'aîné, fréquente également les lieux de sociabilité pour « musicos branchés» comme Grange musique rue Mercière — où l'on peut essayer de nouveaux instruments et se frotter à des artistes professionnels —, le disquaire Music Land et le bar des Négociants. C'est là que Mohammed côtoie « Back » et « Born to kill », deux jeunes « punks arabes », qu'il présente à son cadet : « Quand je les vois avec leurs lunettes à la Ramones, le perfecto couvert de badges, les jeans déchirés, les creepers, j'hallucine! » (Mokhtar Amini). Back, véritable encyclopédie du rock, leur fait découvrir des groupes de la scène indépendante anglaise. Un jour il attire leur attention sur l'affiche d'un concert de UB40, collée sur une palissade de chantier du parking Opéra, et leur explique la signification de cet acronyme: Unemployment Benefits 40, nom du formulaire de demande d'allocation-chômage en Angleterre. Ce document administratif renvoie à l'expérience partagée par les membres de ce groupe reggae, créé en 1978, dans les faubourgs ouvriers de Birmingham, par des musiciens britanniques, jamaïcains et yéménites: «Et là ça a fait tilt dans l'esprit de Mohammed... Carte de séjour allait bientôt pouvoir éclore! » (Mokhtar Amini).

Les jeunes musiciens de Rillieux, qui gagnent leur vie comme ouvriers intérimaires, louent en 1978 un grenier place Tolozan à la Croix-Rousse, où le groupe débutant fait résonner ses accords lors de besogneuses répétitions chaque fin de semaine, avant d'oser enfin se produire sur scène au printemps 1979: «On fait notre premier concert à trois, avec mon frère et Michel Clerc à la batterie, à la Rotonde, la grande salle de l'INSA, pour l'association des étudiants marocains de Lyon, en première partie d'une pièce de théâtre, créée au Maroc. On avait trouvé un nom pour la soirée. On a juste joué trois reprises et une balade composée par mon frère à la guitare devant un public bienveillant» (Mokhtar Amini). La rencontre avec Rachid Taha, qui a emménagé avec sa famille à Rillieux quelques années auparavant, a lieu le 1er mai 1979: «Avec mon frère on décide d'aller répéter au local, 1er mai ou pas. Mohammed part avant moi en stop car il n'y a pas de bus un jour férié. Et moi je me fais prêter une mobylette. Tout en bas de la route de Strasbourg, je vois deux mecs: mon frère et un autre. Je me dis qui c'est celui-là (je l'avais déjà vu dans le bus)? Je m'arrête et leur dis: – alors ça marche pas le stop? Mon frère dit: – non, non. Et tiens je te présente un mec qui s'appelle Rachid. Je lui ai proposé d'aller au local pour chanter avec nous. On a joué longtemps, juste avec la guitare, la basse et la voix de Rachid. On lui demande: – ça t'intéresse

Dans cette petite cité ouvrière (située entre Saint-Etienne et Lyon) on dénombre plus de vingt groupes rock, au sein desquels s'expriment des enfants d'immigrés espagnols, italiens ou maghrébins.

de revenir le lendemain? Nous on ne fait pas de la musique pour déconner! Et il est revenu...» (Mokhtar Amini). Quelques mois plus tard, le batteur Djamel Diff dit «Jess», musicien confirmé de la scène jazz-rock lyonnaise, et le guitariste Eric Vacquer dit «Lucky», rejoignent le band de Rillieux pour constituer le socle de Carte de Séjour première époque.

Le choix du nom Carte de Séjour peut se lire comme une signature commune à la plupart de ses membres: «On était dans un bar à discuter et, au moment de payer, je sors mon portefeuille et ma carte de séjour est tombée. C'est là qu'on s'est dit que ça pourrait devenir notre nom. En fait presque tous les groupes avaient des noms anglais. Pour nous ce qui a fait tilt c'est le fait que ça sonnait en français. En plus dans la tête on avait des idées, parce que le racisme quand t'es immigré tu connais. On a tous vécu des histoires où on se faisait embarquer dans une estafette de flics. Cette carte de séjour ça voulait dire quelque chose pour nous » (Mohammed Amini).

En 1981, le groupe désormais structuré et quelque peu expérimenté, élit domicile dans une cave de la place Gerson dans le quartier Saint-Paul, à proximité du local des groupes Factory et Your Vice, musiciens professionnels qui vont régulièrement prêter du matériel et donner des conseils aux jeunes artistes.

La Croix-Rousse: colline rebelle et inspirante

En 1982, la structure de Carte de séjour évolue quelque peu. Jérome Savy rejoint l'aventure en avril, après le départ d'Eric Vacquer, tandis que le batteur Djamel Dif entame, à la fin de la même année, une nouvelle carrière au sein de la scène jazz, puis raï. Ce dernier sera remplacé par le martiniquais Germain Troudart, puis par Pascal Noguera en 1985.

La même année, Carte de séjour aménage un nouveau local situé au n° 32 rue des Tables Claudiennes, toujours sur les pentes de la Croix-Rousse. C'est dans ce lieu mythique, rebaptisé a posteriori «Au refoulé» par Rachid (Taha, 2008), que vont se dérouler, non seulement les répétitions du groupe, mais également des fêtes et des concerts (qui permettent de payer le loyer du local) organisés sur le mode do it yourself (Amini, Escande, 2021). C'est ainsi que se développe un système de solidarité unissant les membres du groupe et leurs proches, comme une «grande famille»: «On commençait à faire la connaissance des gens. Surtout des musiciens de Saint-Just. Ils venaient au local de répète et ils faisaient des bœufs. Ils nous donnaient un tuyau [...] Il y avait un va et vient permanent dans le studio, surtout le week-end. On prêtait les instruments, on écoutait les propositions et on échangeait des idées [...] Grâce à eux on a réussi à s'introduire dans des premières parties de concert. Ils nous ont trouvé des plans et petit à petit on a commencé à jouer» (Mohammed Amini). Dans ce quartier singulier « des Pentes », comme on a coutume de l'appeler à Lyon, les rockers de Rillieux découvrent également des expériences politiques et culturelles alternatives comme la mouvance libertaire et les radios libres. Ils y font notamment la connaissance de quelques activistes du collectif Zaâma d'banlieue (Nasri, 2011), elles-mêmes fans de musiques rock. Lors des répétitions et des bœufs qui les prolongent indéfiniment au sein du local, s'opère la rencontre féconde entre jeunes des quartiers populaires, artistes branchés du centre-ville, étudiants et activistes adossés aux dynamiques militantes des banlieues de l'Est lyonnais: «des gars du 6° (quartier chic) et des mecs de Rillieux faisaient la teuf (fête) (...) Ce mélange de racines, de cultures, de milieux sociaux ça a fait un truc explosif » (Jérome Savy).

Le bouche à oreille fonctionne à merveille: il se passe quelque chose du côté de Lyon où une bande de «rebeus contestataires» diffuse un son nouveau, bricole un look décalé et élabore des postures scéniques qui cassent les règles conventionnelles de la rock attitude: ici le perfecto se mêle au sarouel et au keffieh palestinien et la main de fatma épouse la coupe afro, façon James Brown.

Dès l'été 1981, la presse musicale s'empare du phénomène, avec des titres révélateurs de l'intérêt que le groupe suscite auprès des avant-gardes parisiennes: Actuel « Carte séjour ça swingue! »; Best « Lyon brûle-t-il? ». Les chroniqueurs portent à l'attention du public les sonorités inédites de ce que l'on commence à appeler médiatiquement « arab rock ». Sous la présidence

Mitterrand, *Le Monde, Libération*, mais aussi les radios libres en plein essor (en particulier Nova, avec sa «sono mondiale») et la télévision embrayent: les passages dans diverses émissions de *Mosaïque*, à partir d'octobre 1981, renforcent la notoriété du groupe qui crée la polémique chez Michel Polac, en avril 1982, dans un *Droit de Réponse* consacré à l'avenir de la chanson française. En 1982 encore, dans *Mégahertz*, Alain Maneval – dénicheur de talents dans l'univers pop, rock, punk et rap – consacre le premier reportage TV sérieusement documenté à Carte de Séjour, tourné en partie à Rillieux et dans le local de répétition du groupe place Gerson. On peut y entendre une version live de *Zoubida* particulièrement intense¹⁴.

Au fil du temps le très charismatique Rachid Taha prend progressivement du leadership au sein du groupe dont il devient le «porte-parole» auprès des journalistes. Passeur entre les mondes, il côtoie aussi bien des activistes que des artistes et intellectuels lors de ses interminables virées nocturnes. Rachid trouve même le temps d'animer une émission hebdomadaire de musiques éclectiques sur les ondes de radio Bellevue, initiée par le collectif artistique Frigo dans le quartier cosmopolite de la Guillotière. C'est au sein de cette nébuleuse qu'il fait la rencontre de Serge Boissat – pilier de la scène rock lyonnaise – et du journaliste musical Bernard Meyet. Ce dernier, séduit par l'énergie collective de Carte de séjour qu'il est allé écouter en répétition, lui propose de produire un disque sur son nouveau label Mosquito records en 1982.

Paradoxalement, si le style Carte de séjour n'est à ce moment-là guère prisé des programmateurs d'Europe 1, de RTL ou de certains disquaires conservateurs, la reconnaissance internationale est au rendez-vous: John Peel lui-même diffuse *Halouf Nar* d'un mystérieux « *frenchalgerian bands*» sur les ondes de la BBC le 24 août 1982, soit peu de temps après la sortie du premier maxi 45 tours¹⁵. Cette fascination du monde anglo-saxon pour Carte de séjour n'aura de cesse de s'amplifier au fil du temps, à travers notamment l'action du compositeur Steve Hillage qui produit l'album « Rhorhomanie » en 1984, lui permettant d'accéder aux festivals européens et aux clubs new-yorkais. La chanteuse de soul britannique Carmel raconte lors d'une interview en 1988 qu'une cassette du groupe circulait dans le milieu artistique londonien, avant même la sortie du premier disque des rockers lyonnais¹⁶.

On the road again...

À l'âge des débuts héroïques dans les MJC de banlieue succède celui de l'insertion dans une scène rock nationale en construction, ainsi que dans les réseaux militants élargis. Carte de séjour est programmé aux Transmusicales de Rennes le 17 décembre 1981, peu de temps après avoir été invité dans l'Usine d'un certain Pierre Vassiliu à Apt (Vaucluse) où se produisent régulièrement Bashung et Higelin, et s'être fait remarquer sur les planches du Rose Bonbon, club rock avant-gardiste voisin de l'Olympia. Leur réputation de «bêtes de scène» permet aux Lyonnais d'envisager une première grande tournée hexagonale dès 1982, qui les conduit de Castres à Charleville-Mézières en passant par le Printemps de Bourges. Le Toulousain Magyd Cherfi (Zebda), fan de la première heure, se souvient qu'« on ne ratait pas un concert de Carte de séjour à cent kilomètres alentour» (Cherfi, 2016: 129).

À chaque concert la magie opère: lorsque Rachid s'empare du micro pour psalmodier d'étranges incantations en «langue rhorho» on est aussitôt emporté par son débit fiévreux. La voix gutturale du chanteur, qui concilie frontalité punk-rock et ironie douce-amère, héritière d'une certaine chanson engagée, interpelle l'auditeur. La majorité du public ne comprend rien à son sabir... Et pourtant l'alchimie opère, parce que cette langue de nulle part est envoûtante! Dans le fond, est-il indispensable de maîtriser le verbe de Shakespeare pour être transporté par les Guns of Brixton des Clash? Rappelons enfin que dans l'univers du rock la pratique d'une langue chantée

- 14 *Mégahertz*: https://www.youtube.com/watch?v=9vDc4YuZz1k
- 15 https://www.youtube.com/watch?v=V4LXGnJVfxQ&list=RDV4LXGnJVfxQ
- 16 Emission *Childeric* spécial Carmel, sur la 5, du 27 février 1988. Fonds INA.

n'est jamais entièrement subordonnée à la compréhension littérale des paroles, en particulier lors des concerts, où la voix du chanteur est généralement couverte par les sonorités stridentes des instruments amplifiés. Il est donc possible d'interpréter la tonalité et le rythme de la voix comme une manière plus ou moins percutante de transmettre un message de critique sociale ou politique.

Parfois «Rachid la grande bouche» s'interrompt au milieu d'un morceau et se lance dans un long monologue qui explicite le contenu des paroles, livre un commentaire sur l'actualité politique ou encore taquine le public masculin: « Alors les gars, comme ça on est venus entre mecs, et on a oublié les filles à la maison! ». Puis il repart de plus belle, épousant le micro comme si de rien n'était. Les rythmes reggae de la basse de Mokhtar et de la guitare de Mohammed, enrichis d'une touche de biguine par le batteur martiniquais Germain Troudart et par les subtiles percussions marocaines de Brahim M'Sahel, envoûtent les corps qui se mettent à chalouper en cadence, tandis que Jérôme Savy tire des cordes de sa guitare d'étranges mélopées orientalisantes sublimées par l'oud de Jallal Jallane. Cette enveloppe sonore cristallise des effervescences collectives et provoque une forme de conscientisation politico-poétique. Il n'est donc pas rare de voir le public envahir la scène, se précipiter sur Rachid pour l'enlacer, se retourner vers la foule et se mettre à danser avec le chanteur. À Chambéry se souvient un spectateur: «la moitié de l'assistance était montée sur scène pour une fête d'enfer ». Aucune panique n'est à constater du côté des musiciens qui reçoivent comme un supplément d'énergie de ce désordre joyeux. Une fois le concert terminé il arrive que Brahim partage ses congas avec des praticiens du public pour une jam session endiablée... Et la danse de se poursuivre tard dans la nuit au son des youyous.

En décembre 1982, Gérard Bar-David chroniqueur au magazine musical Best prend place à bord du minibus qui conduit Carte de séjour, du Puy-en-Velay à Romans, le long des routes sinueuses de l'Ardèche. À bord du véhicule on parle de la crise au Liban, du conflit israélopalestinien, de l'inflation, du racisme et puis du dernier album de Roxy Music, tout en buvant du whisky... Tandis que l'autoradio diffuse une cassette de Tom Waits. À Romans, le groupe est aussitôt embarqué par un animateur pour une interview dans les locaux de radio AIR au cours de laquelle le chanteur se voit obligé de justifier l'utilisation de la langue arabe: « on a décidé de faire de la musique, et la langue elle est venue toute seule, c'est la langue des immigrés en France. On ne fait pas du rock maghrébin, mais du rock français » (Bar-David, 1982: 59). Quelques jours plus tôt, à Bordeaux, un organisateur avait en effet cru bon de placarder sur les affiches la formule «rock maghrébin». Cette interpellation récurrente signifie qu'un malentendu persiste dans la réception de la musique de Carte de Séjour qui est, la plupart du temps appréhendée d'un point de vue culturaliste. Les albums du groupe sont en effet classés dans la catégorie « musique orientale » chez les disquaires. Ceci témoigne de l'incapacité de voir Carte de séjour comme une création authentiquement française. Excédé, Rachid Taha confie à Paul Moreira: «Le rock arabe, c'est du rock avant d'être de l'arabe! Nous coller une étiquette de 'musicien traditionnel' sur le dos, c'est simplement nier ce que l'on peut apporter à la scène française » (Moreira, 1987 : 46).

Le méli-mélo des mots pour guérir les maux

Les paroles de Carte de séjour combinent l'arabe maghrébin, mâtiné d'un français luimême parsemé d'expressions lyonnaises et d'anglicismes (Meouak, Agadé, 1996). Rachid Taha explique cette curieuse alchimie langagière: «on chante pas vraiment en arabe on chante en «Rhorho», si tu veux; les Maghrébins comprennent: c'est pas de l'arabe au sens strict, littéraire, c'est plutôt un argot arabe immigré. Bon, tu connais, un mélange de mots français et arabes, «la classe», «zrob (tape) le brushing, zahâma»... les trucs comme ça tu vois» (Smaël, 1982: 25). Ce jeu avec les langues apparaît comme le moyen d'accéder à une liberté de ton, en donnant chair et pouvoir à la langue (Caubet, 2004). Rachid Taha est en effet capable de manipuler différents codes linguistiques de manière inventive en mêlant l'héritage du français classique avec les dialectes urbains et en jouant de divers procédés d'assonance et de rythmique verbale: «Chkoun li guel (qui a dit?) chkoun li guel les kahlouches (les blacks) c'est louche, les Rhorho, y en a trop?» (Rhorhomanie).

Les textes des chansons sollicitent l'auditeur dans la mesure où elles expriment une potentialité d'expériences sociopolitiques dans lesquelles les «Rhorhos» (et les autres aussi) peuvent effectivement se reconnaître (Boubeker, 2003). Le sentiment d'injustice constitue un thème central, autour duquel viennent se greffer d'autres énoncés concernant le racisme à l'entrée des clubs, le rejet de leur algérianité par des jeunes aux cheveux peroxydés pour faire plus «français» (La Moda) mais aussi certaines tensions qui agitent le groupe d'appartenance maghrébin, comme dans Zoubida, jeune femme conduite au suicide après un mariage forcé. Ouadou évoque les (dés)illusions de l'émigrant, à qui l'on a promis monts et merveilles: l'argent, l'instruction, le bien-être matériel. Avec Mirage on rentre dans la peau d'un travailleur immigré aux prises avec sa conscience: «La Voix: - Et que laisses-tu ici, y a si Mohamed? L'immigré: - J'y laisse ma santé, ma force de travail!». En général Rachid fait une proposition de thème et il arrive que l'écriture se poursuive de manière collective. Elle fédère les musiciens et des amis étudiants ou militants, la plupart du temps arabophones, qui les aident à agencer les phrases en «langue rhorho». Nar (le feu) est représentative de la posture de témoin adoptée par Carte de séjour qui perpétue la mémoire des crimes racistes, un peu partout sur le territoire français¹⁷. Sur un fond musical mélancolique, la voix du chanteur se fait plaintive lorsqu'il nomme les personnes assassinées dans telle ou telle ville. Mogniss Abadallah se remémore la genèse de cette chanson: « Au printemps 1983, lors du stage médias que j'ai organisé avec le sociologue Alain Battegay au campus de l'Université Lyon II à Bron, et qui a donné naissance en juin à l'agence IM'média, on se retrouvait avec Carte de séjour le soir au Midnight Rambler, sur les côtes de la Croix-Rousse. C'est dans ce bar tenu par Nasser, un gars de Bron, que l'idée de la chanson « Nar » a germé. Au stage, il y avait Naguib Allam, l'oncle de Wahi Hachichi tué à Lyon le 28 octobre 1982, des amis de Lahouari Ben Mohamed et d'Abdennbi Guemiah, respectivement tués à Marseille en 1980 et à Nanterre en 1982. Puis il y a eu le coup de feu policier contre Toumi Djaïdja aux Minguettes le 20 juin. Que faire? Rassembler les familles, se mobiliser au niveau national. Au Midnight, on a pris une feuille, et on a listé des noms, qui vont figurer dans la chanson Nar. C'est comme ça qu'est née la chanson »18.

Le quotidien des descendants d'immigrés, sublimé en chanson, devient subversif par son contenu et son langage incisif, en ce qu'il tranche avec la plupart des discours publics sur l'état du monde social et les classes populaires, ce qui permet de sensibiliser d'autres auditeurs. C'est ainsi que des étudiants, travailleurs sociaux et autres représentants de la «gauche morale» (prêtres ouvriers, militants associatifs, intellectuels) reconnaissant là leurs propres engagements, vont soutenir Carte de séjour, qui le leur rend bien.

Des riffs de guitare arabisants sur une base reggae-rock

Du point de vue de la couleur musicale, Carte de Séjour a recours à des esthétiques diverses, utilisées comme unités de construction d'une identité kaléidoscopique. On trouve dans sa palette musicale des influences reggae-rock façon Police ou Clash, mais aussi du funk ou du punk, empruntant à ce dernier l'idée du cri sauvage et libérateur. À partir de l'album *Rhorhomanie* (1984), le groupe s'ouvre davantage aux sonorités orientales. Des instruments issus du répertoire maghrébin, comme l'oud ou la darbouka, ajoutent désormais une ambiance méditerranéenne à l'ensemble orchestral.

La musique de Carte de Séjour peut donc être appréhendée comme une construction processuelle, toujours en devenir, par agrégation de tel ou tel style et/ou individu. Les musiciens s'approprient différents matériaux sonores dans un jeu mimétique, et participent à leur transformation en un «rock métisse»: « C'est pas juste le mélange d'un oud et d'une guitare électrique, parce

¹⁷ Cette façon de prononcer le nom des victimes n'est pas sans évoquer les rituels du poète catalan Serge Pey à propos des morts de la guerre d'Espagne.

¹⁸ Entretien avec l'auteur mars 2022.

que ça c'est de la «world»; non c'est dans l'énergie collective — le binaire et le ternaire à la fois — impulsée par des mecs d'origines diverses. Mohammed c'était la rythmique guitare façon reggae-rock. Mokhtar pareil, super basse, elle aussi beaucoup inspirée du reggae. Du coup ça donne vachement de légèreté. Là la musique elle est très claire, très libre, elle respire. Moi j'ai d'abord amené la touche arabisante dans les «riffs» de guitare, comme j'avais une pratique de la musique plus ancienne et que je maîtrisais bien mon instrument. Puis dans un deuxième temps, je suis intervenu directement sur les compos. On composait un morceau par jour à peu près, de manière très intuitive» (Jérome Savy). C'est à travers cette orchestration imparfaite, sans cesse à reconstruire, que Carte de Séjour trouve sa dynamique essentielle: «On branche les jacks, on accorde approximativement les guitares et on fait tourner le magnétophone. La machine rhorhomaniaque est en place. Nabil, à l'oud, et Jérome, à la guitare électrique de la Gibson. Quelques hésitations et le thème est enfin trouvé. Rachid s'empare des baguettes et tape come un désespéré. La pression monte. Jérome trouve un break original. Le canevas s'enrichit peu à peu des apports de chacun. Comme par miracle, quelques notes leitmotiv s'imposent. Tout le monde a un sourire illuminé aux lèvres. Le morceau se termine dans une sorte de fureur collective» (Moreira, 1987: 45).

La bande son des mobilisations contre les discriminations

Parmi les nombreux rendez-vous qui ont marqué l'engagement socio-politique de Carte de séjour, on retiendra sa performance, aux côtés des mythiques punks d'Oberkampf et de l'excentrique rockeuse Sapho, lors du rassemblement Rock against Peyrefitte (contre la politique liberticide du ministre de la Justice Alain Peyrefitte) le 31 octobre 1980 à Lyon, ou sa prestation lors de la fête de clôture de la Marche pour l'égalité et contre le racisme du 3 décembre 1983, à l'espace Balard, aux côtés de Manu Dibango et de Touré Kunda, ainsi que sa participation bénévole à de nombreux concerts contre le Front National, ou en soutien aux peuples chilien et palestinien. Les rockers de Rillieux, ne s'inscrivent-ils pas, à leur façon, dans l'héritage du *protest-song* américain? C'est en tout cas ce que suggère l'inscription «rock against police» – en hommage aux concerts pirates organisés en région parisienne – peinte en lettres noires sur la guitare blanche de Mohammed lors du grand rassemblement, organisé par Zaâma d'banlieue, à la Bourse du travail de Lyon les 28-29 mai 1982. Ne fait-t-elle pas directement écho à la célèbre formule apposée par Woodie Guthrie sur sa guitare en 1941 : «this machine kills Fascists»?

Le 15 juin 1985, Carte de séjour crée la surprise lors du concert géant organisé par la jeune association SOS racisme place de la Concorde. Animée par Guy Bedos et Coluche, cette « nuit des potes » rassemble des artistes émergents ou consacrés francophones (Alain Bashung, Francis Cabrel, Charlélie Couture, Manu Dibango, Bernard Lavilliers, Indochine, Téléphone ...) et anglophones (Fine Young Canibals, Murray Head, Steel Pulse, Kim Wilde...). Rachid s'avance au bord de la scène, seul face à une foule de plus de 200 000 personnes et, le sourire aux lèvres, annonce: «On va faire une chanson bien française, une chanson de Charles Trénet, qui s'appelle Douce France. Vous connaissez Douce France?». Il se met alors à fredonner le premier couplet de cette œuvre emblématique du patrimoine musical français, composée sous l'Occupation: «Il revient à ma mémoire des souvenirs familiers » en imitant l'« accent du bled » : « - Vous le savez ou bien?» Et il recommence: «Il revient à mémoire des souvenirs familiers... Non mais ça vous va ou pas? [...] Vous l'avez compris, y en a qui grincent des dents, hein? On touche au patrimoine. Mais c'est le nôtre aussi! Oui ou non? Si vous êtes là vous êtes d'accord avec nous merde! Oui? Charles Trénet on peut'l'chanter nous? Ouais? Non? Y a des arabes qui disent non! Tu sais qu'y a des racistes arabes aussi... »19. Il reprend encore deux fois le couplet a capella avant que l'oud de Nabil Ibn'Khalidi (qui a succédé à Jallal) et la derbouka de Brahim ne le rejoignent, donnant

Pour écouter l'intégralité de la séquence: https://www.youtube.com/watch?v=cuB0SNCH5cl

19

au morceau une tonalité nettement orientale. Puis soudain, couvrant les sifflements d'une partie de l'auditoire et les applaudissements fournis de la majorité du public, le groupe libère enfin son énergie électrique — sous l'impulsion du nouveau batteur du groupe Pascal Noguera — : une version reggae-rock de *Douce France*, particulièrement désinvolte... Laissant éclater sa joie d'être à la fois «ici» et «d'ici».

Passé ce moment jubilatoire, nul n'ignore que le «cri du beur» allait être récupéré par les pouvoirs en place et l'antiracisme moralisateur (Juhem, 1998). Si, à travers cette reprise – enregistrée en 1986, dans une version raï, sur le nouvel album du groupe, 2 et ½, au terme d'un long débat entre les musiciens – Carte de Séjour atteint l'acmé de sa popularité, en revanche la réception de son œuvre donne lieu à des interprétations équivoques. Jérome Savy se souvient amèrement que «la reprise de Trénet a fait écran aux autres compositions de l'album et que dans certains milieux on s'est mis à nous appeler ironiquement le groupe 'Douce France' ».

En 1986, durant la cohabitation Mitterrand-Chirac, les musiciens lyonnais, qualifiés désormais de «groupe beur» (expression qu'ils ont toujours récusée) sont érigés en «porte-parole de l'intégration républicaine» par le parti socialiste (Lebrun, 2012). Le 19 novembre 1986, lors des débats relatifs au projet de réforme du Code de la nationalité initié par le ministre de la Justice Albin Chalandon, Jack Lang, député du Cher, accompagné de Charles Trenet, fait distribuer le single de Douce France à l'Assemblée nationale. Contrairement à ce que l'on a pu écrire ici ou là, Carte de séjour n'est cependant pas présent au côté de l'ancien ministre de la Culture et du chanteur.

Douce France version Carte de séjour suscite aussi une polémique à droite de l'échiquier politique, où le thème culturel dans la politique de l'immigration se trouve détourné au profit d'un discours exclusif, nourri de référents identitaires. La droite nationaliste, emmenée par le Club de l'horloge et d'anciens gaullistes, s'en prend ouvertement à cette France «multiraciale» et « pluriculturelle » qu'incarne Carte de séjour. Certains intellectuels conservateurs vouent aux gémonies le «rock kabyle » et le «reggae marocain » : « cette France multiculturelle qu'on nous propose avec légèreté, c'est bien la négation de la France » (Griotteray, 1984 : 121).

Si la réception de l'œuvre de Carte de séjour n'est guère évidente en France, il n'en va pas de même à l'étranger, notamment en Italie, aux Pays Bas au Danemark et surtout en Allemagne, où le groupe lyonnais, se produit dans de grands festivals aux côtés des Londoniens 3 Mustapha 3, et des Berlinois Dissidenten. Les musiciens conservent le souvenir d'une intense communion avec le public lors de leur concert à Berlin au moment de la chute du Mur en décembre 1989...



Poster Carte de séjour réalisé par Yves Olry pour la revue *Cosmopolis*, n° 4, mai 1982

Polyphonies urbaines des années 1980 à nos jours...

«Au départ, on voulait seulement former un groupe rock» précise Mokhtar Amini à l'interlocuteur désireux de comprendre la trajectoire de Carte de séjour. Un groupe rock né dans une banlieue ouvrière qui aurait échappé à l'étreinte de l'origine pour gagner de vastes horizons; un groupe rock doté d'une expression créative à la croisée des mondes et nourrie d'hybridations successives...

Ce serait donc faire injure à cet ensemble polyphonique qui n'a eu de cesse de faire valser les étiquettes et de remettre en question toute forme d'assignation identitaire que de l'enfermer dans la catégorie « musique maghrébine ».

Certes, comme son nom l'indique, Carte de séjour porte l'empreinte des violences structurelles que subissent les immigrés postcoloniaux et leurs descendants dans la société française. C'est pourquoi il s'est trouvé *de facto* connecté à diverses luttes pour la justice sociale et contre le racisme; autant de «grandes causes» qui le dépassaient. Il en a été d'une certaine façon l'accompagnateur à travers ses compositions musicales, ses prises de parole et ses actes, mais certainement pas le fantassin. Sinon, comment interpréter cette posture teintée d'(auto)dérision et d'ironie douce face aux doctrines présupposées de l'engagement politique dans la culture rock? Son unique credo: partager des textes percutants et émancipateurs sur de la musique qui groove, et ainsi faire danser et réfléchir l'auditoire dans le même temps.

Sans égards pour les frontières géographiques ou stylistiques, l'univers musical de Carte de séjour préfigure les tendances de la «sono mondiale», du «rock alternatif» ou du «rap politique» et ouvre la route à Casey, Gnawa Diffusion, IAM, Lo'Jo, Mano Negra, Négresses Vertes, La Rumeur, Zebda, Zen Zila, Zone Libre et bien d'autres encore...

Mokhtar Amini (2021), «Carte de séjour. Musique contestataire et prémices du D. I. Y», in À *l'arrache! Lyon* (Sébastien Escande éd.), *1980-2020*, Lyon, éd. Barbapop, p. 8-13.

Gérard Bar-David (1982), «Parlez dans l'Hexagone!», Best, 173, p. 58-60.

Stéphane Beaud, Michel Pialoux (2013), Violences urbaines, violence sociale, Paris, Fayard. Ahmed Boubeker (2003), Les mondes de l'ethnicité: la communauté d'expérience des héritiers de l'immigration maghrébine, Paris, Balland.

Rachida Brahim (2021), *La race tue deux fois. Une histoire des crimes racistes en France, 1970-2000,*Paris, Syllepse.

Yasmine Carlet (2004), Stand Down Margaret. L'engagement de la musique populaire britannique contre les gouvernements Thatcher, Clermont-Ferrand, Mélanie Séteun.

Dominique Caubet, «La darja, langue de culture en France», Hommes et Migrations, 1252, 2004, pp. 34-44.

Michel De Certeau (1994), *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil.

Magyd Cherfi (2016), *Ma part de gaulois*, Arles, Actes sud.

Coll. (2019), « Paris-Londres. L'art de la contestation », Hommes & migrations, 1325.

Fatiha Dazi-Heni, Catherine Polac (1990), «Chroniques de «la vraie base». La constitution et les transformations du réseau associatif immigré à Nanterre», *Politix*, 3 /12, p. 54-69.

Yahia Djafri (1985), «La chanson miroir de l'immigration», in: Magali Morsy (ed.), *Les Nords-Africains en France*, Paris, CHEAAM, p. 95.

Alain Griotteray (1984), *Les immigrés: le choc*, Paris, Plon.

Gérôme Guibert (2006), La production de la culture, le cas des musiques amplifiées en France, genèse, structurations, industries, alternatives, St. Amand Tallende, Mélanie Séteun /, Paris, IRMA.

Abdellali Hajjat (2013), La Marche pour l'égalité et contre le racisme, Paris, Ed. Amsterdam.

Samir Hadj Belgacem, Foued Nasri (2018), La marche de 1983. Des mémoires à l'histoire d'une mobilisation collective. Paris. Presses Universitaires de Nanterre.

Philippe Hanus (2015), «"Douce France" par Carte de Séjour. Le cri du "Beur"?», *Volume*, 12, 2015, p. 123-137 Philippe Hanus (2016), « Vous avez dit rock arabe? Retour sur la trajectoire du groupe Carte de séjour (1980-1989) », L'Année du Maghreb, 14, p. 43-56.

Philippe Hanus (2020), «'Crevons la faim. Joyeux Noël!' Chronique d'une action collective de «travailleurs sans papiers» de Valence à toute la France (1972-1973)», Hommes & migrations, 1330, p. 19-24.

Dick Hebdige (2008), *Sous culture. Le sens du style*, Paris. Zones.

Antoine Hennion, Patrick Mignon (1991), «Rock: de l'histoire au mythe», *Vibrations*, hors-série.

Philippe Juhem (1998), SOS racisme. Histoire d'une mobilisation 'apolitique': contribution à l'analyse des transformations des représentations politiques après 1981, thèse de doctorat en sciences politiques, Université Paris 10.

Nedjma Kacimi (2021), *Sensible*, Paris, Cambourakis, 2021.

Barbara Lebrun (2012), «Carte de Séjour: revisitng 'Arabness' and anti-racism in 1980s France», *Popular Music*, 31, p.331-346.

Mohamed Meouak, Jordi Aguadé (1996), «La rhoromanie et les Beurs: l'exemple de deux langues en contact» Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí, 1, p.157-166.

Paul Moreira (1987), Rock métis, Paris, Souffle.

Foued Nasri (2011), «Zaâma d'Banlieue (1979-1984): les pérégrinations d'un collectif féminin au sein des luttes de l'immigration», in: S. Beroud S., B. Gobille, A. Hajjat, M. Zancarini-Fournel (eds.) Engagement, rébellion et genre dans les quartiers populaires en Europe (1968-2005), Paris, éd. des Archives contemporaines, p. 66.

Abdelmalek Sayad (1979), «Les enfants illégitimes », Actes de la recherche en sciences sociales, 25, p. 61-81.

D. Smaël, «Carte de séjour. Le rock au ventre», *Cosmopolis*, 4, 1982, p. 25-26.

Rachid Taha (avec D. Lacout) (2008), *Rock la Casbah*, Paris, Flammarion.

Karim Taharount (2017), "On est chez nous", Histoire des tentatives d'organisation politique de l'immigration et des quartiers populaires (1981-1988), Paris, Solnistata.

Sylvie Thénault (2022), Les ratonnades d'Alger, 1956. Une histoire du racisme colonial, Paris, Seuil, p. 14-15 Sabine Naujac

Conseillère principale d'éducation

Karine Graz

Agent prévention sécurité

Antoine Vinay

Responsable du Service de Réussite Éducative, ville de valence

Sophie Béal

Art thérapeute

PARTAGE D'EXPÉRIENCES

Dispositif

«Parcours d'élèves, paroles d'ados»

Collège Marcel Pagnol (Valence)

Présentation du dispositif

Le dispositif « Parcours d'élèves, parole d'ados » a été élaboré en 2015 pour prévenir les comportements à risque de certains des élèves les plus en difficulté dans les acquisitions scolaires et dans la relation à l'autre: auteurs d'actes de violence, comportements inadaptés avec leurs pairs et les adultes, actes de délinquance, décrochage scolaire lié à leur comportement. Ce dispositif est un travail partenarial qui rassemble les professionnels de la scolarité, de l'adolescence et de la réussite éducative.

Nous avons constaté que les victimes d'actes de violence consultent, pour la plupart, un professionnel du collège (infirmière, CPE, professeur...) ou un professionnel de l'adolescence (psychologue, CMP ados...), à qui ils parlent de ce qui leur est arrivé. Les auteurs de ces comportements inadaptés ne sont pas en demande d'aide, voire la refuse quand elle est proposée.

Il s'agit de leur proposer, dans le cadre scolaire, car c'est un espace social où ils ont leurs repères, un projet personnalisé lors de l'entrée en classe de troisième. Cette dernière année de collège est celle de l'orientation professionnelle, un enjeu majeur dans leur parcours de vie:

- pour certains, l'année après le collège est celle de leurs 16 ans et ils ne seront plus soumis à l'obligation de scolarité,
- ils n'ont pas la maturité pour assumer l'autonomie demandée au lycée,
- leurs fragilités d'adolescents sont un tremplin vers la délinquance,
- leurs difficultés à se situer dans la relation à l'autre est un frein à leur insertion socioprofessionnelle.

Ce dispositif vise à accompagner les adolescents afin que leurs situations de fragilité ne deviennent des situations de rupture.

Pour qui?

Ces adolescents sont scolarisés au collège Marcel Pagnol depuis leur classe de sixième. Ils viennent, pour leur grande part, des quartiers «politique de la Ville» de Valence (60 % du Plan et Fontbarlettes). Un quart habite à Saint-Marcel et a habité d'abord au Plan avant de déménager dans cette commune.

Ils présentent des fragilités à la fois scolaires, familiales, éducatives, psychologiques, de santé, etc. Ces problématiques rendent difficile l'investissement des apprentissages scolaires, accentuent le décrochage, la difficulté pour eux de se projeter dans un avenir professionnel et de ce fait nous avons constaté qu'ils glissent vers des comportements à risque et/ou de délinquance. Certains sont déjà engagés dans des dynamiques de délinquance en dehors du collège.

Les élèves sont sollicités dès la fin de la classe de 4° pour intégrer le parcours. Ils sont repérés par les professeurs et la CPE comme des élèves en grande difficulté, ayant des dysfonctionnements de comportement, des difficultés relationnelles avec leurs pairs ou les adultes, une violence verbale et/ou physique qui s'exprime et un glissement vers des actes de délinquance, une démotivation scolaire et la perte du sens des apprentissages.

L'adhésion et l'engagement de ces jeunes se fait sur l'année scolaire. Le temps de travail se fait tous les lundis sur un créneau de deux heures durant lequel ils sont pris en charge dans deux ateliers. Ce temps est inscrit dans leur emploi du temps.

Références théoriques et cliniques : adolescence et passages à l'acte

Nous partons du postulat que les collégiens, auteurs de violence et de comportement inadapté à l'égard de leurs pairs et des adultes, proposent une communication à laquelle nous devons répondre. S'ils sont victimes de leurs carences (éducatives, affectives...), nous pensons devoir les accompagner à prendre leurs responsabilités, les aider à penser leur parcours, à remettre en question leurs passages à l'acte. Les adolescents à qui nous proposons le dispositif manifestent leurs carences affectives et éducatives par une mise en actes de leurs souffrances à l'encontre de leurs familles, des institutions et de la Loi. Les actes de délinquance à l'adolescence témoignent d'une relation de destruction / d'auto-destruction du jeune incriminé. Dans cette période de crise identitaire et de remaniement de la «pulsionnalité» qui le fragilisent, l'adolescent se construit une image de lui-même comme «mauvais garçon» ou une «mauvaise fille» par ses actes et non par la pensée. Ces adolescents deviennent ce qu'ils font. Le comportement violent est le résultat d'une défaillance symbolique (Raoult, 2008). Ces mises en actes témoignent d'une difficulté à mettre en mots et donner du sens à leurs pulsions, leurs affects, qui ne peuvent être élaborés : une difficulté à se représenter et intégrer psychiquement leurs expériences vécues, une rupture du lien entre le corps et la psyché.

Les passages à l'acte à l'adolescence sont des messages agis, une «narration» d'expériences subjectives précoces (Roussillon, 2004) et deviennent pathologiques dans la mesure où l'environnement social et/ou familial ne se positionne pas dans l'intersubjectivité de la réception des messages adressés.

Après cinq ans d'expérience de ce dispositif, nous avons pu évaluer une adéquation entre nos objectifs de prise en charge et les résultats obtenus pour les adolescents participants:

- Pas d'exclusion définitive ni de conseil de discipline sur l'année de 3°
- Une remise en question partielle ou totale de leur comportement
- Un investissement majeur sur les questions d'orientation scolaire ou professionnelle
- Pas de décrochage scolaire
- Une appétence pour comprendre leur propre fonctionnement, la relation à l'autre et leurs places dans les groupes sociaux
- Un positionnement plus adapté aux règles et à la Loi.

L'approche du dispositif

Le dispositif d'accompagnement consiste dans une prise en charge par plusieurs professionnels intervenants autour des problématiques de l'adolescence et de l'élève:

- le collège par l'intermédiaire de la conseillère principale d'éducation, de l'assistante de prévention sécurité, l'infirmière ainsi que des professeurs,
- le Service de Réussite de la ville de Valence,
- une art-thérapeute, ancienne éducatrice spécialisée.

Un lien privilégié et fréquent est fait par la CPE du collège en partenariat avec le Service de réussite éducative de la ville de Valence et les professeurs du collège, afin d'accompagner ces familles fragilisées ou dépassées par l'attitude de leurs enfants et les enjeux de l'orientation post 3°.

Le psychologue de l'Éducation nationale propose un suivi individuel à chaque participant du dispositif.

Un atelier théâtre-forum

C'est un atelier d'expression des émotions destiné à soutenir ou faire émerger les compétences psycho-sociales des adolescents. Le théâtre-forum est un outil de régulation psychosociale: il s'agit de partir de leur réalité dans la relation à l'autre et de traiter leurs conflits interpersonnels. Il permet aux adolescents d'identifier leurs émotions, trouver un étayage à leur élaboration, les aider à développer leurs compétences relationnelles, à réfléchir sur leurs actes, sur leur sens, leurs conséquences et trouver des solutions sur ce qui les met en difficulté.

Il est animé par l'art-thérapeute et la CPE.

Un atelier de recherche d'orientation scolaire et professionnelle

Cet atelier consiste à élaborer et construire avec les jeunes leur projet d'orientation, au travers de la découverte de filières et métiers, de rencontres avec les partenaires extérieurs (Lycée, CCI, accompagnement aux portes ouvertes des lycées...).

Les thèmes et problématiques abordés durant les ateliers sont en lien étroit avec le calendrier de l'année scolaire: concertation d'orientation et remise du bulletin du premier trimestre, recherche du stage, préparation aux oraux du stage et du brevet, brevet du collège et échéances d'orientation, ...)

Cet atelier est animé par le SRE et l'APS du collège.

Un tutorat et une remédiation scolaire

Ils sont assurés par deux professeures du collège (notamment dans deux matières travaillées pour le brevet: français et mathématiques) accompagnées par le SRE et l'APS.

Ces dernières organisent également un suivi individualisé des jeunes qui en ont besoin : fragilité comportementale ou un accompagnement dans la recherche d'un patron pour un apprentissage par exemple.

Une sortie cohésion et « dépassement de soi »

Elle a lieu en début d'année entre les jeunes ayant adhéré, les adultes du collège qui s'investissent dans le dispositif (CPE, APS, les deux professeurs du tutorat, l'infirmière) et les partenaires extérieurs (SRE, éducateur de prévention du Plan, art-thérapeute de l'atelier théâtre).

Un échange régulier se fait entre les adultes du parcours CPE/APS/SRE et les professeures du projet mais également avec les professeurs principaux de ces élèves, ainsi que la direction de l'établissement.

Ce projet, qui existe depuis cinq ans, a pour but de prévenir les comportements déviants de ces élèves et adolescents dans l'établissement ou sur l'extérieur: les faire réfléchir, évoluer sur leurs difficultés, les rassurer et les accompagner, retrouver un sens aux apprentissages scolaires, construire un projet professionnel sont autant de leviers travaillés avec tous ces intervenants pour les empêcher de décrocher (scolairement mais aussi socialement). L'objectif est de leur permettre de trouver une trajectoire positive et constructive dans leur parcours de vie.

Patrick-Ange Raoult (2008), L'Agir Criminel à l'Adolescence. Clinique et Psychopathologie des Agirs, Grenoble, Ed. P.U.G.

René Roussillon (2004), «La pulsion et l'intersubjectivité», *Revue Adolescence*, 50/4, p. 735-753.

Assia Adouane Agence Nationale du TIG

Jade Denoux Psychologue SPIP

Parole authentique – parole objectivée et récit d'un jeune « tigiste » suite à une peine alternative exécutée dans un Musée

Dans le cadre de la conférence « paroles dites et mots cachés chez les jeunes », Hassan Sidi-Maamar, chargé de projet prévention de la délinquance à la mairie de Valence, a sollicité le service pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) de la Drôme et l'Agence de travail d'intérêt général et de l'insertion professionnelle (ATIGIP) pour une intervention avec un jeune majeur suivi dans le cadre d'un travail d'intérêt général (TIG).

Le SPIP, service du Ministère de la Justice, assure le suivi de personnes condamnées ou prévenues dans le cadre d'un mandat judiciaire. Il est en charge de l'exécution des peines prononcées par le tribunal. Sur la Drôme, il suit 1 460 mesures dans le milieu ouvert et 483 personnes pour le milieu fermé.

L'ATIGIP est rattachée directement au cabinet du garde des sceaux. Elle assure le développement, la coordination et l'animation du réseau de partenaires au niveau national par l'intermédiaire sur les territoires de la référente territoriale du TIG (Assia Adouane) notamment sur les départements Drôme-Ardèche.

Le jeune et le travail d'intérêt général

Nouamane est un jeune homme qui a été condamné, avec son accord, à une peine de TIG. Il a été placé dans une mairie dans le cadre d'un TIG collectif. Les placements TIG se font dans les structures après une évaluation des besoins criminogènes pour prévenir au mieux la récidive.

La prévention de la récidive passe dans un premier temps par l'instauration, par étape, d'une relation de confiance et dans un second temps, dans le cadre du TIG, par un placement dans une structure et un poste adaptés.

Les différents espaces rencontrés et la prise de parole

Le jeune Naoumane, dans son parcours avec la Justice, a rencontré différents espaces dans lesquels il s'est senti plus ou moins à l'aise pour communiquer. Lors de la rencontre avec l'autorité judiciaire, et au moment de la condamnation, il ne s'est pas senti à l'aise pour s'exprimer. Intimidé par l'autorité judiciaire, il a plutôt laissé son avocat parler à sa place.

Prise en charge de la mesure par le SPIP

Naouame a été reçu par le conseiller pénitentiaire d'insertion et de probation. S'ouvre alors une possibilité de dialoguer sur la mesure, la vie de la personne, le passage à l'acte et ses perspectives d'avenir. Moins intimidé, Naoumane a pu expliquer son parcours, le pourquoi du passage à l'acte, ses envies pour l'avenir. Le principe du TIG est de sanctionner la personne mais aussi d'aider à sa réhabilitation et favoriser son insertion sociale.

Le placement TIG, à la suite de l'évaluation réalisée par le SPIP

Naoumane a été placé au sein de la mairie de Montélimar dans le cadre de l'exécution d'un TIG collectif pour la rénovation de la chapelle des Carmes. Un TIG collectif permet à un jeune d'être intégré dans un groupe de pairs tout en étant encadré par le chargé de prévention de la ville et les tuteurs de TIG. L'effort collectif a permis à Nouamane de se sentir plus à l'aise.

Le travail groupal permet de travailler sur l'altérité, la gestion du conflit, la gestion des émotions et aide à développer les habiletés sociales. Tout le monde ne peut pas intégrer un groupe, en raison notamment des difficultés psychologiques dont la personne peut souffrir. Dans le cas de Nouamane, cette modalité de prise en charge était adaptée à son profil. Pour qu'un TIG soit utile à la société et à la personne qui en bénéficie, plusieurs ingrédients doivent être réunis:

- · un accueil organisé et cadrant,
- un accueil bienveillant,
- · un accueillant engagé,
- un accueillant qui sait prendre de la distance avec les situations et dispose d'une autorité naturelle.
- un accompagnement après le TIG par la collectivité dans le cadre de la réinsertion professionnelle.

Naouame a trouvé tout cela dans l'accueil qui lui a été réservé par Khalladi à la mairie de Montélimar. Ainsi, il indiquait lors de cette intervention que le fait d'avoir bénéficié d'une écoute active dans le cadre d'une gestion humaine de l'exécution du TIG lui a permis de se sentir en confiance et de favoriser le dialogue. Enfin la participation de Naoumane à la conférence « Paroles dites et mots cachés chez les jeunes », grâce à la proposition de la ville de Valence et en collaboration avec l'ATIGIP et le SPIP, est l'aboutissement d'un processus d'accompagnement.

Ce jeune majeur a bénéficié de cette expérience positive de prise de parole en public. Cette dernière pierre à l'édifice de son parcours judiciaire lui a permis de gagner en confiance et a favorisé l'estime de soi. Ainsi, porté par un auditoire bienveillant et encourageant, il a proposé sa participation à d'autres conférences ou témoignages.

Pratique pédagogique utilisée

Cette pratique s'apparente à l'accompagnement cognitivo-comportemental. Avancer progressivement en expérimentant de nouvelles expériences humaines dans le cadre d'un parcours sécurisé, en rassurant sur la normalité du doute, de l'angoisse face aux situations nouvelles et la possibilité de collaborer avec des personnes quel que soit le milieu socio-professionnel de l'interlocuteur, favorise l'émergence de la parole du jeune et constitue une aide à la sortie du processus adolescent



Le Cpa

14 rue Louis-Gallet à Valence

Infos: 04 75 80 13 00 contact@le-cpa.com www.le-cpa.com

